

Documents du dossier

Habiter le temps

Partie I	102
La conscience du temps	103
Le temps de l'économie capitaliste	108
L'espace-temps aujourd'hui	109
La théorie des temps sociaux de Georges Gurvitch	113
Comment l'écologie peut-elle s'accommoder de la vitesse ?	114
Traverser l'espace ou habiter le temps ?	115
La conception du temps : expression intime de la culture d'une époque	120
Que recouvre cette expression d'« accélération du temps », si répandue ?	121
Partie II	122
Les territoires du temps	123
L'Urbanisme chronotopique, nouvel enjeu pour les villes	125
Habiter le Monde, n'est-ce pas aussi inventer des temps ?	126
Mémoire urbaine et projet urbain	127
Les bureaux des temps	130
Les politiques des temps de la ville et modes de garde des enfants	130
Des politiques du temps de travail aux politiques des temps des villes	131
Partie III	134
Ralentir, et vite !	135
La ville pas à pas	143
Le retour au téléphone d'antan	143
L'homme des temps urbains	144
Le sens de la marche	145
1001 façons de marcher	151
S'isoler pour collaborer	152
Références bibliographiques	157

Avertissement

Les documents de ce dossier (extraits d'ouvrages, d'articles ou de pages électroniques présentés sous forme de textes, encarts, tableaux, illustrations ou citations) s'articulent autour d'un même thème. Ils n'ont pas pour but d'aborder toutes les dimensions du thème. Ils constituent le support de l'épreuve et permettent de répondre à l'ensemble des questions posées. Les notes additives sont un ajout aux extraits des ouvrages et des articles originaux. La mise en page des documents n'est pas celle des ouvrages et des articles originaux. Les propos et les images rassemblés dans ce dossier appartiennent à leurs auteurs.

Habiter le temps

VIVRE À L'ÈRE DE LA MONDIALISATION URBAINE

Pour tout un chacun, plus on peut se déplacer vite et beaucoup, plus on communique, plus l'espace de l'habitat devient relatif et en mouvement, plus le jeu quotidien avec les distances et avec l'accessibilité et la gestion des temporalités (quotidiennes, de portées intermédiaires, biographiques) s'avèrent exigeants.

Toutes les pratiques fondées sur l'instantanéité et la connexion, couplées de plus en plus à la mobilité, modifient les conceptions qu'on possède de l'espace, du temps, des proximités et des éloignements que les individus recherchent entre eux et les autres réalités humaines et non humaines.

Il convient donc de penser la question des temporalités et des rythmes à l'ère de la mondialisation urbaine, à partir d'un examen serré des modalités selon lesquelles les individus, en société, réalisent leurs spatialités au quotidien. Celles-ci lient de manière indissociable, pour chacun d'entre nous, les ancrages de notre vie (là où nous trouvons nos lieux), les actes mobilitaires et les pratiques communicationnelles numériques.

Elles organisent les espaces et les temps de la co-existence des humains.

Michel Lussault, *L'Espace à toutes vitesses*, 2014.

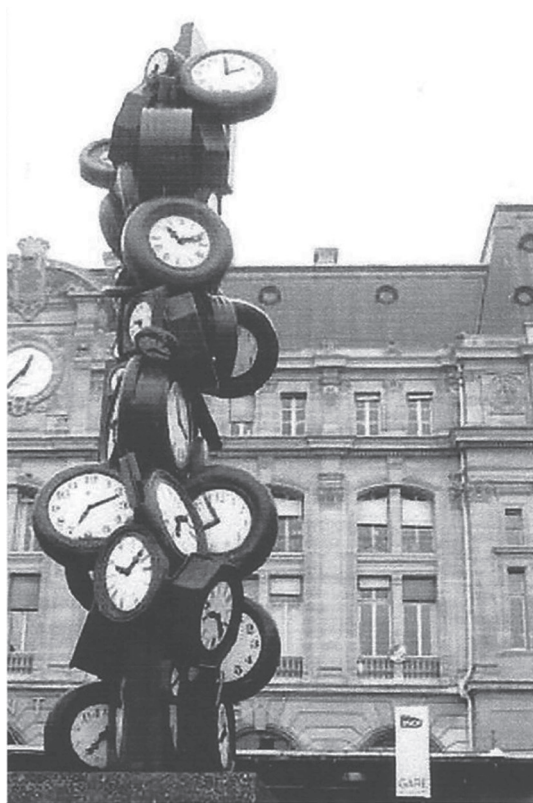


Dali, *Montre molle posée sur un cintre*, 1970.

PARTIE I

*Ce qui surgit dans l'air du temps est aussitôt à exclure comme périmé.
À l'air du temps, il faut opposer le typhon des formes qui ignorent le temps
et qui roulent dans l'histoire humaine.*

Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative*, 1995.



Lefèvre Daniel, *L'Horloge de la gare Saint-Lazare*, 2011.

— Texte 1 - La conscience du temps

L'obsession du temps, son accélération, semblent être aujourd'hui une évidence. Comment en sommes-nous arrivés là ? Le rôle de l'historien est de s'interroger sur les racines de cette perception du temps. Quand s'est-elle installée et pourquoi ?

Remontons au début du XIX^e siècle. La plupart des gens vivent alors selon un rythme lent, un temps long dicté par la nature et par Dieu. Ils se lèvent avec le soleil, se couchent peu après lui s'ils ne prolongent pas la veillée au coin du feu. Les signaux auditifs sont donnés par la cloche de l'église, l'angélus du matin qui appelle à la consécration du temps nouveau qu'il annonce, et l'angélus du soir qui se veut temps de recueillement. [...]

Ce temps, solaire incontestablement, est-il encore celui de l'église ? L'historien Jacques Le Goff a daté du XV^e siècle la transition entre le temps de l'église et celui du marchand. L'horloge municipale érigée à cette époque est un symbole et un instrument de pouvoir pour les négociants. Quatre siècles plus tard, les horloges municipales dans les villes grandes et moyennes se superposent toujours aux multiples cloches des églises et couvents. Mais seules les cloches de Dieu marquent le temps dans les villages qui rassemblent encore les trois quarts de la population ; là on ignore l'heure et on se contente des coutumes horaires qui rythment la vie quotidienne. C'est entre les années 1820 et 1850 que le temps s'accélère vraiment sous les effets conjugués des transformations économiques et des nouvelles idées. C'est sans doute pour cela que les poètes se montrent alors particulièrement attirés par ce thème du temps qui passe, qui efface trop vite les souvenirs, du célèbre « Ô temps ! Suspends ton vol ; et vous, heures propices ! Suspendez votre cours » de Lamartine (*Le lac*) jusqu'à la *Recherche du temps perdu* de Proust.

Jamais autant qu'au XIX^e siècle, le temps n'était apparu comme aussi perceptible aux yeux de l'esprit, comme aussi assimilable par la pensée. Quels sont les événements qui ont fait prendre conscience d'une accélération du temps ? Parmi ceux-ci arrêtons-nous sur

trois d'entre eux. C'est d'abord le progrès des techniques qui rend omniprésent l'affichage de l'heure et l'élaboration d'un temps réglé, universel, rendu nécessaire par la vitesse des communications ferroviaires ou télégraphiques. Puis la volonté d'économiser le temps se répand dans le monde du travail, elle conduit à sa réglementation pour une meilleure productivité. Enfin, ce souci d'utiliser au mieux le temps gagne aussi les loisirs.

L'élaboration d'un temps réglé et universel est un processus lent qui s'étale sur l'ensemble du XIX^e siècle. L'heure traditionnellement donnée par la nature et par l'église devient une heure abstraite donnée par des machines que chacun peut posséder. Elle se révèle être un important enjeu de pouvoir.

• **Le progrès technique en horlogerie**

Dès le XVIII^e siècle, les progrès techniques rendent les mécanismes plus fiables, la première manufacture de montres est lancée par Frédéric Japy à Beaumont près de Montbéliard en 1772 et un pôle horloger naît à Besançon avec la création de la Fabrique nationale créée par Laurent Mègevand avec le soutien du gouvernement révolutionnaire. La montre descend dans la rue et les premiers agendas sont publiés. Il n'empêche que ce ne sont que les débuts. La diffusion de ces moyens de mesurer le temps s'élargit considérablement au XIX^e siècle.

Les horloges publiques sont plus nombreuses dès le Consulat et la reconstruction postrévolutionnaire. Elles se multiplient ensuite au gré des constructions de mairies et gares qui fleurissent sous le second Empire puis au début de la Troisième République. Dans la sphère domestique, les horloges à balancier deviennent courantes. Les témoignages enregistrés lors des procès impliquant de petites gens des campagnes révèlent qu'ils se rappellent un événement au quart d'heure près. Les prix des montres sorties des fabriques de Besançon ou de Genève baissent à partir de 1860. On peut alors acquérir une montre en argent pour 40 francs. Les soldeurs en proposent même à crédit. Malgré tout, 40 francs équivalent à vingt à trente journées de salaire d'un ouvrier. Aussi la montre reste-t-elle

jusqu'en fin de siècle le cadeau d'élection pour la première communion ou la réussite au certificat d'études primaires. Objet de convoitise, la montre tente aussi les voleurs ; c'est pourquoi est gravé à l'intérieur un numéro de fabrication que l'horloger consigne dans un registre, surveillé par la police. Emblématique de l'importance accordée aux instruments de mesure du temps, horloger est une profession respectée et chaque bourg rêve d'en posséder un. Hommes aux montres à gousset, femmes avec montre bijou en sautoir, chacun peut avoir la maîtrise individuelle du temps, d'autant que d'autres instruments se répandent pour gérer son temps grâce à la diffusion du réveil après 1860, la banalisation de l'agenda et la vogue des almanachs.

• Une heure nationale

Un nombre croissant de gens ont donc accès à l'heure précise. Précise ? Comment est-elle réglée ? Sur le cadran solaire, ce qui signifie que chaque lieu a son heure. Pour pallier cet inconvénient, un règlement de Paris demande dès 1816 que soit adopté le « temps solaire moyen ». Les annuaires départementaux donnent les tables du temps moyen, indiquant l'heure que doit afficher une pendule ou une montre bien réglée les 5, 15 et 25 de chaque mois à midi vrai. Peu à peu s'impose la transmission de la bonne heure par les postiers car la poste aux lettres a sa propre horloge à partir de 1844, qu'elle règle bientôt sur celle de la gare. Car c'est bien le développement des chemins de fer qui fait éprouver la nécessité d'une heure précise et uniformisée sur le parcours du train. Les diligences se contentaient de l'approximation d'une demi-heure. Ce n'est plus le cas, car dès 1850 la vitesse moyenne des trains est de 60 km/h et les locomotives peuvent atteindre 100 km/h dès 1860. La coordination des correspondances pour les voyageurs et surtout celle des manœuvres de croisement impliquent la précision. Sur une ligne, la compagnie ferroviaire adopte le temps local moyen de son siège administratif. Solution encore imparfaite puisque chaque compagnie a son heure. La Grande-Bretagne est la première à adopter une heure nationale. En 1847, la British Railway Charing House recommande à toutes les compagnies d'adopter l'heure de

l'observatoire de Greenwich, déjà utilisée par le Post Office. L'état n'en a pas pris l'initiative, le Parlement s'est contenté d'entériner en 1852. L'heure nationale ne s'impose que plus tard en Allemagne (1893) et en France (1891).

Le processus est lent et l'historien dispose de peu d'archives sur ce thème. À Bonnétable, en Sarthe, le maire prend un arrêté en septembre 1884 afin que les horloges de la ville soient réglées sur celles de l'intérieur de la gare, donc à l'heure de la compagnie ferroviaire. Ce n'est que le 5 novembre 1891 qu'elles sont réglées sur le temps de Paris. Un autre exemple montre la difficulté du processus. Les villes américaines de Boston et de New York ont chacune leur heure, avec douze minutes de différence, ce qui pose problème là où les transports les desservant se croisent. En 1881, la ville de Boston se rend à l'évidence : sa puissance est inférieure à celle de New York, elle s'aligne à regret. C'est ainsi que le nombre d'heures locales diminue progressivement en fin de siècle, par regroupements.

• Une heure universelle

Il reste à résoudre la coordination internationale. Un guide touristique de 1864, *Les bords du Rhin en poche*, donne un aperçu de ce qui attend les voyageurs en gare de Strasbourg : « On part à l'heure de Paris, et à cet égard, faire bien attention, car les horloges marquent sur leur cadran deux heures différentes, l'heure de Paris d'abord et ensuite l'heure de Strasbourg en avance de deux minutes. [...] À partir de Kehl, les horloges sont réglées sur l'heure allemande et avancent de trente-deux minutes sur l'heure de Paris ». Il n'y a pas que les chemins de fer qui exigent une harmonisation des horaires. Le télégraphe dessert toutes les préfectures en France à partir de 1852, puis relie toutes les places européennes. Il est rapidement utilisé dans les relations d'affaires et les opérations financières. Le téléphone, inventé en 1876, exploité dès 1879, voit son réseau nationalisé en France dès 1889.

Sandford Fleming, ingénieur en chef de la Canadian Pacific Railways Company, d'origine écossaise, propose de créer une heure universelle et pour cela d'établir des fuseaux horaires dessinés à partir

d'un méridien d'origine, de préférence neutre, situé sur l'océan. Venu spécialement à Dublin en 1878 pour la réunion de la British Association for the Advancement of Science, il n'est pas autorisé à lire sa communication. Airy (né en 1800), qui a introduit l'heure standardisée en Angleterre, a réussi à écarter Fleming par jalousie et par crainte que l'observatoire de Greenwich puisse perdre son monopole lucratif de la vente des éphémérides et cartes nautiques (*the charts*) utilisés par 80 % des bateaux. En 1884, la conférence internationale du *Prime Meridian* adopte le système de l'heure universelle comptée à partir du méridien de Greenwich. Malgré tout, l'heure adoptée en France est celle de Paris en 1891, puis en mars 1919, « l'heure du méridien de Paris retardée de neuf minutes vingt et une secondes », autrement dit, l'heure de Greenwich. Cette formulation exprime tous les enjeux de pouvoir que représente la mesure du temps.

On peut apprécier diversement ces négociations pour un temps universel : s'étonner de la vigueur des susceptibilités et des enjeux de pouvoir ; s'étonner inversement qu'il ait fallu si peu de temps entre le moment où se fait sentir la nécessité et son aboutissement. Quoi qu'il en soit, cette diffusion d'un temps réglé, bien que très inégale selon les lieux, atteint tout le monde. Elle implique une vraie conscience du temps qui s'écoule, une accélération du temps par le fait de compter les minutes et les secondes. Elle ouvre aussi sur un élargissement du cadre spatio-temporel au monde entier. Attardons-nous un instant sur l'enjeu de pouvoir. Dans les villes et villages de France, le maire et le curé se combattent afin que leur propre cloche impose son rythme. C'est la « lutte entre le curé qui réitère sa ferme volonté que la cloche de l'angélus vespéral soit la dernière de la journée et le maire qui fait sonner plus tard la retraite ou couvre-feu afin de moraliser la nuit ». Au travers de ces conflits se joue la maîtrise des biorythmes de la communauté, celle de la gestion des temps du travail et du repos. L'enjeu n'est pas purement symbolique, il touche la vie économique.

Le temps de l'économie capitaliste

Lorsque, au début du XVI^e siècle, Jacques Cartier « découvre » les Grands Lacs et le Saint-Laurent, le maïs vient d'atteindre cette région d'Amérique du Nord et sa forme originelle sauvage n'existe plus ; il aura fallu près de quatre mille ans pour que cette plante domestiquée au Mexique soit cultivée du Chili au Canada¹.

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, une plante originaire de Chine, le soja, est introduite en Argentine ; entre 1981 et 2003, la production du soja passe de moins de 4 millions de tonnes à près de 35 millions. En à peine trente ans, une culture inconnue occupe près de la moitié de toutes les surfaces cultivables en céréales et oléagineuses, soit plus de 12 millions d'hectares. En 1997, la culture du soja transgénique commence en Argentine ; en 2004, presque 100 % du soja qui y est cultivé est transgénique.

Ces changements s'accompagnent évidemment de bouleversements sociaux de grande ampleur. Quelques chiffres dont il n'est pas nécessaire de commenter la brutalité : en 1969, l'Argentine compte 538 000 exploitations agricoles ; vingt ans plus tard, en 1988, elle n'en compte plus que 378 000. Entre 1988 et 1999, le nombre d'exploitations de moins de 5 hectares baisse de 38 %, celles comprises entre 5 et 10 hectares de 44 % ; à l'inverse, les exploitations de 500 à 1 000 hectares augmentent de 18 % et celles de 1 000 à 2 500 hectares de près de 39 %.

Cette accélération du temps n'est pas à mettre uniquement au compte du développement techno-scientifique, elle relève d'une organisation sociale où l'économie et les choix techniques qui l'accompagnent sont laissés à eux-mêmes, détachés des hommes et de l'environnement naturel. Le temps économique est un temps de plus en plus bref et contracté. D'un côté « la recherche du profit conduit à s'orienter vers les activités qui tirent du milieu le maximum de rendement dans le minimum de temps »², de l'autre on insère l'homme dans un circuit de consommation de plus en plus rapide, par exemple en créant de nouveaux besoins, en réduisant la durée de vie des biens de consommation, en accélérant leur obsolescence ou en renonçant à les réparer, etc.

« L'évacuation du temps est au cœur du rapport marchand », écrit Jacques T. Godbout³. En effet, dans une situation d'échange, quand

1. Haudricourt André George, 1987, *La Technologie, science humaine*, Éditions de la MSH, Paris.

2. Passet René, [1979] 1996, *L'Économie et le vivant*, Economica, Paris.

3. Godbout Jacques T. (en collaboration avec Alain Caillé), [1992] 2000, *L'Esprit du don*, La Découverte, Paris.

l'objet, n'ayant qu'une valeur d'échange, est le seul lien qui relie les partenaires de l'univers marchand, la transaction prend fin au moment où elle commence : l'objet passe d'une main à l'autre et le commerce s'achève. C'est ce qu'affirmait Max Weber quand il écrivait que « le marché représente une simultanéité » où la relation sociale « est à ce point éphémère qu'elle s'éteint dans l'échange des biens qui en font l'objet »¹.

L'allure du temps n'est pas qu'un degré d'intensité dans un cycle économique qui irait simplement en s'accélégrant, il y a une différence de nature. « Souvent, le rythme du changement n'a pas moins d'importance que sa direction », écrit Karl Polanyi². Il semble en effet que plus le temps s'accélère, moins les hommes ont la capacité d'agir sur un environnement en perpétuel changement.

— Texte 2 - L'espace-temps aujourd'hui

Nous vivons dans une société inquiète, tout particulièrement en ce qui concerne son avenir. Si, il y a peu de temps encore, tout le monde se plaignait de ce que le rythme des échanges sociaux et de travail s'était considérablement accéléré (surtout après la deuxième guerre mondiale), il semble bien, aujourd'hui, que ce phénomène ait pris des dimensions telles qu'il est devenu impossible de prévoir ce que pourra être notre futur. Ce repère temporel, essentiel à notre pensée puisqu'il en est un des fondements indispensables, est de plus en plus mis à mal. L'avenir vers lequel nous nous dirigeons pourtant, à allure de plus en plus vive, reste totalement imprévisible.

Ce n'est plus seulement à une accélération que nous devons faire face mais c'est l'ensemble de notre rapport au temps qui est devenu problématique. Il ne fournit plus qu'un appui incertain à nos choix existentiels ce qui, sans aucun doute, explique que la question de notre destin se pare immédiatement du voile de l'angoisse. Ceci est vrai tout aussi bien sur un plan personnel que social et collectif. Les mutations sociales, économiques et sociologiques sont telles

1. Weber Max, [1956] 1995, *Économie et société*, Agora Pocket, Paris.

2. Polanyi Karl, [1944] 1983, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris.

que plus aucun d'entre nous ne peut croire occuper une « place sûre » dans la société ou, au moins, rester capable de prévoir son propre destin. Les démarches stratégiques individuelles et collectives semblent devenues vaines. Le temps des grandes solidarités propres au mouvement ouvrier a fait place à des stratégies défensives individuelles alors même que chacun perçoit que c'est bien au niveau collectif, et de plus en plus, que les enjeux les plus importants seraient à saisir.

Cette sorte de paradoxe d'une mondialisation qui assure en fait le repli sur soi, semble nous plonger dans une sorte de schizophrénie anxieuse : une prévision même raisonnable est devenue impossible, le rythme des échanges devient infernal à ceux qui travaillent tandis qu'une frange de plus en plus importante de nos concitoyens laissée au chômage, ne sait plus comment perdre son temps. Nous percevons, sans doute obscurément, que ce qui n'est aujourd'hui qu'un paradoxe, risque de se transformer tôt ou tard en une contradiction, source d'un conflit social dont on a peine à imaginer l'issue. Nous sommes lancés dans une sorte de train infernal dont plus personne ne semble maîtriser la destination. Aucune idéologie politique n'est venue remplacer celles que, depuis peu, nous avons déclarées défailtantes et la subordination aux impératifs immédiats de la rentabilité obscurcit notre horizon.

L'espace de nos vies s'est également transformé. Les moyens de communication se sont multipliés et, eux aussi, accélérés : tout point de la planète est sensé être accessible en peu de temps et à peu de frais. L'espace s'est vu réduit à n'être guère plus qu'une question de temps. Cette révolution des moyens de transport est doublée par celle des ressources nouvelles issues des technologies de télécommunication qui ont achevé de contracter l'espace de nos vies. Aucun espace ne semble pouvoir résister à l'envahissement de ces technologies mises au service d'un nouvel impératif catégorique : la communication. Les murs de nos habitations sont, maintenant, poreux et, lorsque nous fermons les portes et volets de nos maisons, le soir, rien n'empêche le monde environnant de s'immiscer dans notre vie familiale que ce soit par Internet, la télévision et autres câbles ou, encore, grâce aux téléphones portables.

Mais, là aussi, le doute subsiste. Cette « grande communication » généralisée ne produit que peu d'effets sur l'organisation de nos vies quotidiennes puisque ces possibilités nouvelles semblent incapables de renouveler les modes de fonctionnement de nos démocraties en donnant, par exemple, aux citoyens de nouveaux espaces de communication et de représentation. Pire, cette communication semble même, parfois, bloquer l'échange.

Ce rétrécissement de l'espace ne donne guère plus de moyens pour accéder à des informations, des groupes d'échanges et de discussions à propos des décisions économiques et politiques. L'organisation de collectifs et autres groupes de citoyens n'en est pas devenue plus facile et nous ne savons même pas si cette réorganisation de l'espace ne va pas entraîner quelques doutes et appréhensions supplémentaires. Le terme de délocalisation, par exemple, est illustratif de ces ambiguïtés. Alors qu'il pourrait nous inviter au voyage, ce terme assez sympathique à première vue, dans le sens où nous sommes tous d'accord pour affirmer que les voyages « forment la jeunesse », est devenu synonyme de cauchemar économique : l'étranger, ce n'est plus seulement l'exotisme de la découverte, mais les pertes d'emplois et le surgissement de la précarité sociale et économique.

Nous sommes ainsi plongés dans un monde devenu à la fois, trop vaste et immédiat, rétréci et omniprésent. Les paradoxes affleurent dès qu'il est question de toucher à ces questions des modifications de notre rapport à l'espace-temps. L'espace s'est réduit en ce qui concerne sa valeur de séparation mais, en même temps, l'invasion des espaces privés, à laquelle on nous soumet, semble gêner les processus d'individuation car cela met en jeu, et tout de suite, la place que nous occupons dans cet univers devenu ambigu, à la fois proche et lointain. Le local se confond à l'universel, le particulier avec l'identique en général qui, imposé à chacun, tend à perdre l'individuel dans des labyrinthes de l'anonymat.

C'est l'ensemble de notre rapport à l'espace et au temps qui s'est modifié alors même que nous n'avons pas encore pu évaluer ce que ces modifications ont apporté à notre fonctionnement psychique.

La course poursuite semble s'être généralisée dans un univers, certes contracté, mais le temps serait devenu celui d'une perpétuelle fuite en avant. Alors que nous savons que notre rapport au temps, comme facteur de causalité, et à l'espace, comme dimension autorisant la distinction entre les individus, sont des fonctions essentielles à la possibilité même de penser, nous n'avons pas encore saisi comment les modifications récentes de ces rapports au temps et à l'espace peuvent avoir modifié nos manières les plus intimes de penser. Que peut devenir dans ce monde hanté par la vitesse, notre capacité de relier l'existence de causes à ses effets ?

Ce facteur pourrait, à lui seul, expliquer bien des aspects de la transformation de la place des parents dans le monde des enfants. La transmission des savoirs, de génération en génération, est mise directement en cause par cette accélération des processus de diffusion de la connaissance qui confine parfois à l'inversion. Les enfants sont devenus bien plus habiles que les parents dans une série de compétences qui assurent leur adaptation à l'environnement comme celle de l'informatique, pour n'en citer qu'une. L'autorité « naturelle », que possédaient les parents en fonction de leur expérience de vie et leurs meilleures compétences dans l'adaptation sociale, est directement mise en question. Sans être le seul des éléments de cette transformation insensible des rapports familiaux mais qui, aujourd'hui, commence peut-être à produire des effets inattendus, il montre en tout cas comment le mode de vie sans doute multimillénaire de notre espèce a été brutalement modifié.

Qu'il suffise ici de rappeler qu'il est aujourd'hui possible en bourse de gagner de fortes plus-values sur la dépréciation, supposée à venir, de certaines actions. Où pourront dès lors se situer la cause et l'effet et qui sera apte et habilité à en juger ? Mais, que peut devenir, dans ces conditions, le sentiment de responsabilité de nos actes ? L'espace s'est contracté dans un temps lui-même insaisissable et beaucoup de nos contemporains, surtout les plus démunis, sont devenus incapables de se déplacer sitôt sortis de leurs espaces quotidiens, au point que la représentation géographique de nos espaces de vie semble devenue de plus en plus inaccessible.

La géographie est comme réduite à n'être que la conséquence de l'utilisation d'un moyen de transport. Et c'est aux points d'accès à ceux-ci que se réduit une géographie confinée, pour l'essentiel, à la puissance des engins qui parcourent l'espace pour nous. Il n'est plus utile, en effet, de connaître son chemin si même les pilotes d'avions sont guidés par des antennes satellites qui, à tout moment, vous disent où et comment se déplacer. La distance est absorbée par un immédiat perpétuel et ainsi, paradoxalement, éternel, où l'anticipation devient une fonction de plus en plus désuète. L'indépendance, que pourraient fournir les moyens de transport, l'autonomie potentielle du sujet, se transforment ainsi en étroites et multiples dépendances.

— Encart B

La théorie des temps sociaux de Georges Gurvitch¹

Le temps de longue durée et au ralenti, qui est celui qui voit le passé se projeter dans le présent et l'avenir : un exemple frappant en est fourni par les phénomènes démographiques, lesquels peuvent se mesurer en générations, les enfants conçus aujourd'hui n'étant appelés à jouer des rôles d'adultes que dans deux décennies et plus ;

Le temps en trompe-l'œil, celui du temps-surprise des crises brusques, traduisant une discontinuité intrinsèque, à l'exemple du temps urbain, jamais à l'abri d'un accident perturbant gravement la circulation, d'une manifestation de foule, d'un événement, politique ou autre... ;

Le temps des battements irréguliers entre l'apparition et la disparition des rythmes, celui de l'incertitude caractérisant les masses passives en attente de l'une ou l'autre épiphanie, des sociétés en transition, etc. ;

Le temps cyclique, celui de la « danse sur place », dont l'exemple est donné par les sectes, pour lesquelles le passé, le présent et l'avenir sont projetés mutuellement l'un sur l'autre (« il faut se repentir tout de suite, car la fin du monde est pour demain ») ;

1. [• *Note additionnelle* / Georges Gurvitch est un sociologue français d'origine russe (né en 1894, naturalisé en 1928).

Georges Gurvitch, « La multiplicité des temps sociaux » – La Vocation actuelle de la sociologie, PUF, 4^e édition, 1969.]

Le temps en retard sur lui-même, dont l'écoulement se fait attendre, à l'exemple des structures politiques dépassées des états totalitaires, en période d'unification mondiale des marchés ;

Le temps d'alternance entre retard et avance, dans lequel les actualisations du passé et de l'avenir entrent en compétition dans le présent, à l'exemple du temps du début du capitalisme lié à celui de la monarchie absolue, l'un et l'autre se soutenant avant d'entrer en conflit ;

Le temps en avance sur lui-même, celui des effervescences collectives, des actes d'innovation, à l'exemple du prolétariat préparant au XIX^e siècle les bouleversements politiques et sociaux que l'on sait ;

Le temps explosif, celui de la création ou de l'invention collective ou individuelle, des révolutions ou des bouleversements domestiques.

Cette typologie possède sans doute une vertu davantage descriptive qu'explicative : elle met toutefois en évidence l'intérêt que présente l'étude des temporalités dans la formulation des principales problématiques sociologiques.

— Encart C

Comment l'écologie peut-elle s'accommoder de la vitesse ?

Le philosophe Paul Virilio, fasciné par l'accélération du monde, met en garde sur les dangers d'une écologie totalitaire, qu'il nomme « globalitarisme ». [...]

Pour être complète, l'écologie doit aussi devenir l'écologie du temps. L'écologie verte traite la pollution des substances, de la faune, de la flore, de l'atmosphère, bref de tous les écosystèmes. L'écologie grise devrait traiter la pollution des distances, des échelles, de la grandeur nature.

Les choses existent à travers des proportions : au-delà de 2,5 mètres, nous ne sommes plus homme, mais fantôme ou sycomore si l'on fait 18 mètres de haut. Or, la vitesse des transports et des transmissions instantanées réduit le monde à rien.

Nous vivons une époque singulière, notre appréciation des échelles de temps et de distances est bouleversée et la terre est devenue trop petite pour le progrès. Les sociétés anciennes n'ont pas vécu ce que nous vivons, ce monde réduit à presque rien à travers la vitesse des transmissions, et à pas grand-chose à travers la vitesse supersonique.

Il ne s'agit pas de croire à la fin du monde et à l'apocalypse, mais nous sommes devant une singularité absolue. Il faut une vision *révélationnaire*, et non plus révolutionnaire. [...]

Avant de ralentir, il faut d'abord comprendre de quoi il s'agit. Il faut un travail universitaire nouveau, à l'échelle du monde. Pourquoi ne pas envisager un ministère du temps et du tempo, pourquoi ne pas réfléchir à une pensée politique de la vitesse qui, à l'instar de la musicologie, composerait des rythmes pour former une mélodie ?

Interview de Paul Virilio, *Libération*, 3 juillet 2010.

— Texte 3 - Traverser l'espace ou habiter le temps ?

Nous vivons une époque curieuse à plus d'un titre : tous les superlatifs semblent pouvoir s'appliquer à ce début de XXI^e siècle qui n'a rien de commun, dans l'histoire des hommes, avec les temps qui ont précédé. Le temps lui-même fait débat, dans une société mondialisée qui veut aller toujours plus loin et plus vite.

Il n'est pas exagéré de parler de l'obsession de notre époque à vouloir aller au plus vite et au plus court entre deux points. C'est vrai des routes et de la circulation, c'est vrai de l'action, au nom de l'efficacité : relier deux points sans en passer par les étapes intermédiaires et surtout sans jamais remettre en cause cette idée même de vitesse efficace, donc utile. Or, selon nous, l'élaboration de l'action (qu'il s'agisse de celle du soignant, de l'éducateur, de l'homme politique) a besoin d'un temps, et pas n'importe quel temps : celui qui se laisse habiter, celui qui dit tout à la fois le passé, le présent et le futur de ce territoire situé entre deux points A et B, ce temps habité qui permet authentiquement de relier A et B, et non de les juxtaposer ou de les mettre en concurrence.

Il existe dans le Pas-de-Calais, terre de mémoire par excellence, un lieu extraordinaire (au sens étymologique : qui nous sort de l'ordinaire), historique et mythologique : c'est le parc des Ducs de Bourgogne, en particulier du dernier des grands ducs d'Occident, Philippe le Bon, l'homme de la Toison d'or. Ce parc, aujourd'hui disparu (et sur les vestiges duquel est construit le village de Le Parcq),

fut construit sur quatre siècles, à partir du XI^e siècle. Avant d'atteindre à la magnificence que lui reconnurent les théologiens médiévaux (qui pensèrent à un moment que le jardin d'Éden de la création se trouvait là), le parc des Ducs de Bourgogne eut une maturation lente : c'est une évidence, on ne construit pas un jardin à la vitesse et au temps de l'homme. Mais si les mots « jardin » et « vitesse » ne se rencontrent pas, ce n'est pas uniquement et pas d'abord à cause de la croissance lente de l'élément végétal : c'est parce que le jardin a besoin d'un temps habité pour se développer.

Le temps habité est ce que notre langue française, trop proche du grec et du latin, rend si mal. Le temps habité, c'est celui qui dit à la fois le passé, le présent et le futur, dans un même mot qui va faire la synthèse des différents rythmes, des différentes respirations. Le temps habité, il se décline bien en hébreu ou en arabe, deux langues du mouvement même de la vie, comme la calligraphie qui les représente. Le merveilleux parc des Ducs de Bourgogne fut un endroit hors du temps, justement parce qu'il s'élabora dans la durée, dans l'addition des différents temps qui rythmèrent sa respiration. Ainsi, ce parc eut-il une inspiration arabe (les comtes de Flandres, puis d'Artois et enfin les princes bourguignons avaient exploré le monde arabe), sicilienne, flamande et enfin bourguignonne. Couvert d'arbres exotiques, d'essences rares, peuplé d'animaux mystérieux pour l'époque, l'endroit subit les aléas de l'histoire et les outrages des guerres successives. Détruit par les armées de Charles Quint, occupé par son fils Philippe, roi d'Espagne, et ses sujets, le jardin d'Éden est devenu un paisible village d'Artois, adossé à des ruines, celles d'un château et d'une autre vie.

L'endroit est-il mort pour autant quand le canon eut raison de la muraille de pierre qui entourait le parc ? Non, un village s'est bâti sur un temps cataclysmique, celui de la destruction du lieu de plaisir de Philippe Le Bon, puis s'est développé sur un temps méditerranéen, celui de ses premiers occupants, espagnols, pour enfin trouver son rythme de croisière, celui de la terre grasse et des ciels bas, si bien décrits par Georges Bernanos. Autrement dit, il n'y eut jamais de rupture avec les temps anciens, avec les temps oubliés. L'homme d'ici

et maintenant est aussi un homme de là-bas et d'avant, l'homme qui respire la terre aujourd'hui n'est que le descendant actuel de ce prince qui parcourait l'endroit à cheval. Il pourrait en être ainsi aussi de ses enfants et de ses petits-enfants.

Il n'est pas certain cependant que le village et ses habitants survivront à l'accélération de l'histoire. Pour la première fois de son évolution en effet, l'homme est confronté à une remise en cause radicale de l'espace et du temps qui le structurent. Cette contestation de l'espace-temps concerne toutes les activités humaines et affecte en premier lieu la politique qui est devenu une chronopolitique. Tout se passe aujourd'hui comme s'il y avait une séparation des pouvoirs entre l'action et le temps – le temps qui, jusque-là, la préparait et la déterminait. L'homme politique du XXI^e siècle accélère, il est dans l'action, et l'apanage du pouvoir, son attribut le plus visible, devient la vitesse : le président de la République ne marche plus, il court ! Agir, ce serait donc agir vite, se passer du temps, non comme une privation mais comme une véritable libération.

Il s'agirait donc moins aujourd'hui d'habiter le temps, d'habiter de multiples temps qui structurent, à la manière d'une colonne vertébrale, l'ossature d'une histoire collective, que de traverser, le plus vite possible, des territoires devenus simples fils conducteurs, fibres optiques, entre un point de départ A et un point d'arrivée, toujours provisoire, B. Le village de Le Parcq, et ses 800 habitants, est aujourd'hui menacé d'éventration par une deux fois deux voies routières, qui permettrait d'aller toujours plus vite entre la ville (les grandes métropoles du Nord) et le littoral, donc la plage. Deux conceptions politiques s'affrontent ici : d'un côté, l'élite, homme d'actions immédiates, homme de progrès (forcément) ; de l'autre, le citoyen, inscrit dans l'histoire de cette terre et conscient de sa généalogie, collective et individuelle, ainsi que de la réflexion à conduire sur l'idée même d'intérêt général qui précède et détermine la notion de progrès. Ce que l'homme politique ne comprend pas (il aura donc toujours besoin de penseurs !), c'est que cette notion de village-fil conducteur trouve rapidement sa limite lorsque le point B est atteint. La vitesse trouve toujours son point d'arrêt et le temps

revient en boomerang comme un invité surprise. Sur les plages, les vestiges du mur de l'Atlantique, tels que les décrit Paul Virilio¹ : qu'ils soient réels ou imaginaires, emprunter des fils conducteurs de plus en plus rapides, c'est forcément heurter de plus en plus durement les bunkers de notre pensée insuffisante et finie. Revient alors, souvent trop tard, après le désastre, la question la plus essentielle : et si nous avons réellement pensé l'action à entreprendre, en serions-nous là aujourd'hui ? Si la vitesse est le principal attribut du pouvoir aujourd'hui, rien ne garantit qu'elle est une valeur sûre, car rien ne permet de garantir qu'elle est une valeur-refuge.

Est-elle en effet encore maîtrisable par le cerveau humain ? Le cyberspace se construit sous nos yeux à la vitesse de calculs d'algorithmes de plus en plus complexes. L'organisation de ce cyberspace permet la planification stratégique du pouvoir de la vitesse, ainsi l'attaque des virus informatiques provoque-t-elle des changements quasiment instantanés. Le temps instantané devient le temps réel et cette accélération n'est plus accessible à la connaissance, donc à la maîtrise, humaine. La vitesse va plus vite que l'Homme et se retourne contre lui : l'automatisation des marchés financiers fait passer l'économie (lente) à l'ère de la finance, instantanée, et la complexité impose un degré d'abstraction toujours plus grand. Le piège de la vitesse se referme sur l'homme d'action : la vitesse devient facteur d'incarcération, d'incarcération dans le monde. La vitesse devient précipitation et la vision du monde plus panoptique² que jamais. La physique nous apprend que le temps n'a pas de vitesse, que celle-ci est la dérivée du temps. Le temps ne s'accélère donc pas, mais c'est ce qui se passe dans l'intervalle de temps qui s'accélère. Le temps est ainsi découpé en tranches de plus en plus fines : à la seconde a succédé la nanoseconde et la

1. Paul Virilio, *Penser la vitesse*, film de Stéphane Paoli, Arte éditions, 2008.

2. [• **Note additionnelle** / Panoptique : se dit d'un bâtiment construit de façon à pouvoir, d'un seul coup d'œil, en embrasser tout l'intérieur. Ce type d'architecture carcérale est imaginé par J. Bentham à la fin du XVIII^e siècle afin de permettre d'observer tous les prisonniers sans que ceux-ci puissent savoir s'ils sont observés. Ce dispositif devait ainsi créer un « sentiment d'omniscience invisible » chez les détenus. Le philosophe et historien Michel Foucault, dans *Surveiller et punir* (1975), en fait le modèle abstrait d'une société disciplinaire.]

picoseconde¹. C'est dans ces intervalles, sous le seuil de perception humaine, que se construit la victoire du champion du monde du 100 mètres : le dernier de la finale apparaît au spectateur comme franchissant la ligne d'arrivée en même temps que le vainqueur !

Faut-il pour autant penser, avec Daniel Halévy et son *Essai sur l'accélération de l'histoire*², écrit en 1948, que l'inéluctable est devant nous ? Certes, le blues a été remplacé par le jazz, et ce dernier par le rock ; certes, la patience a fait place à « l'impatience générationnelle » (Paul Virilio) et la photo numérique a supplanté les tirages argentiques ; certes, le xx^e siècle nous apparaît pour toutes ces raisons, et pour bien d'autres encore, être un siècle totalement dépassé et obsolète, mais il nous ouvre aussi à la possibilité d'un autre monde qui reste totalement à inventer, associant étroitement vitesse et contexte. L'homme pensant, promeneur solitaire, adversaire de la vitesse, a encore un avenir, comme l'œuvre d'art a encore son rôle à jouer dans un monde de copies. De même que l'original (l'œuvre d'art) impose la durée et le lien social à son admirateur comme à son contempteur, alors que la copie se fait lithographie ou photocopie, c'est-à-dire éloge de l'instantané, l'homme pensant peut rester ou redevenir le déterminant essentiel de la prise de décision.

1. [• **Note additionnelle** / Picoseconde : une seconde divisée par un billion – un million de millions – soit 10^{-12} s.]

2. D. Halévy (1948), *Essai sur l'accélération de l'histoire*, Paris, éditions De Fallois, 2001.

La conception du temps : expression intime de la culture d'une époque

Chaque culture humaine naît et se définit avant tout à l'intérieur d'une relation déterminée avec la temporalité, avec ce flux incessant de changements à commencer par les processus naturels : l'alternance des saisons, des phases lunaires, des migrations des animaux, de la naissance et de la mort, etc.

De tels processus qui se produisent en dehors de la sphère culturelle demeurent inconnus et chaotiques jusqu'à ce que l'Homme ne les apprivoise à l'intérieur d'un ordre stable produisant ainsi une certaine idée du temps. Par conséquent, la relation de l'Homme avec la temporalité n'est jamais directe mais toujours indirecte, à travers un troisième élément socialement construit. [...]

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les différents écosystèmes sociaux, au-delà des distances culturelles et géographiques, partagent une seule architecture du temps qui a interconnecté et synchronisé le quotidien et l'Histoire.

Le cadre des 24 fuseaux horaires de Greenwich est justement ce système mondial de référence à l'intérieur duquel chaque réalité sociale calcule le temps dans une sorte de chrono-Babel réunifiant les différentes cultures humaines en une seule espèce. La circulation des passagers des voies aériennes, des flux numériques des médias, l'interconnexion des informations sociopolitiques entre les pays, les fibrillations du temps réel des bourses mondiales, en un mot la mondialisation serait impensable sans la chrono-architecture qui trouve dans le méridien de Greenwich son 0 de référence.

— Encart E

Que recouvre cette expression d'« accélération du temps », si répandue ?

La formule est à prendre avec précaution, laissant entendre que le temps lui-même s'accélère. Or personne ne dira voir les aiguilles de sa montre tourner plus vite. Donc, le temps que l'on appelle objectif, c'est-à-dire mesuré par des instruments – tels que les chronomètres, montres, horloges –, est stable et ne s'accélère pas. En revanche, l'accélération des rythmes de vie provoque « *un sentiment que le temps passe plus vite* », selon les mots d'H. Rosa⁷.

Cette modification perceptive du temps est fondée. Les faits témoignent indéniablement d'une « accélération technique » – la plus visible et documentée : l'augmentation de la vitesse de déplacement, de transmission de l'information et de production. Dans ces domaines, la technique nous permet d'effectuer, par rapport à nos grands-parents, les mêmes actions dans un temps beaucoup plus court.

L'histoire de la vitesse de transport – de la marche à pied au navire à vapeur, au vélo, à l'automobile, au train à grande vitesse (TGV), à la fusée spatiale – montre que l'on effectue la même distance en beaucoup moins de temps. Pareil pour le transport des informations : alors qu'il fallait des semaines aux messagers à cheval et aux pigeons voyageurs pour transmettre des informations, le temps requis avec Internet est celui d'un simple clic.

Pourquoi sommes-nous alors débordés, en manque de temps, alors que la technique est censée nous en avoir libéré ? Voici l'un des plus grands paradoxes : plus nous gagnons du temps, moins nous en avons. Le calcul, illogique, interpelle. Où sont alors tous ces gains de temps, ce nouveau « temps libre » généré par la technique ?

Comme le souligne H. Rosa, « *nous produisons plus vite mais aussi davantage* », les gains de temps étant ainsi absorbés par l'augmentation de la croissance. Voilà le problème : l'homme moderne est si gourmand qu'il veut parcourir, transmettre, produire trois fois plus (de distance, d'informations, de choses) alors même que la technique lui permet d'aller seulement deux fois plus vite. Si bien qu'il en vient à avoir moins de temps que son congénère en avait au siècle dernier.

Par conséquent, un sentiment d'urgence, anxiogène, pousse à accélérer la cadence. Ce qui entraîne, selon H. Rosa, une « *accélération du rythme de vie* », qualifiée de « *densification* » ou « *intensification du temps quotidien* », dans le but d'effectuer plus d'actions dans une même unité de temps.

PARTIE II

Ils (les hommes) ont réussi à remplacer les mouvements du soleil, de la lune et des autres astres (...) par un réseau toujours plus dense et régulier de chronomètres artificiels.

Norbert Elias, *Du Temps*, 1996.



Harold Lloyd, *Safety last*, 1923.

— Texte 4 - Les territoires du temps

En retard, en retard, je suis en retard, en retard... Sommes-nous tous devenus des lapins blancs d'*Alice au pays des merveilles* ? Courant sans cesse, obsédés par un sentiment d'urgence, sans bien savoir au fond où nous voulons arriver ?

L'accélération semble être l'un des traits fondamentaux de ce début du XXI^e siècle. [...] Face à ce qui ressemble à un état de fait, que faut-il faire ? Certains veulent ralentir, d'autres accélérer encore davantage. Et l'on nous présente un monde scindé entre les hypermobiles, qui voyagent, sont connectés et naviguent sans obstacle dans la modernité liquide, et les sédentaires, souvent malgré eux, qui sont bloqués par le chômage, la précarité, l'absence de formation. Or la situation est plus complexe. Car les précaires sont eux aussi soumis aux rythmes de la société capitaliste, aux injonctions de la consommation, ils ont accès à l'espace virtuel qui ouvre sur le monde en même temps qu'il nous renvoie parfois à notre enfermement. Nous sommes tous pris dans les flux des échanges et de l'information, qui configurent notre rapport à l'espace, dans l'expérience urbaine.

Plutôt que de s'aligner sur le rythme de croissance, appelé à ralentir, et qui, quoi qu'on en attende, ne permet pas d'apaiser toutes les tensions, plutôt que d'en revenir à un hypothétique rythme naturel dont on ne sait pas bien à quoi il renvoie, le temps humain étant un temps social, articulé, il faut aménager le temps comme on aménage l'espace, les deux étant indissociables. Comment concilier travail, loisirs, vie de famille, rythme biologique, sans s'épuiser ? Comment faire vivre des villes autrement que sur le modèle du « 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 » ?

Prôner une « écologie temporelle », [...] c'est prendre en compte ces différentes temporalités, la manière dont elles se déploient dans nos vies et dans l'espace qui les accueille. C'est ménager le temps, et non pas simplement l'aménager dans le seul but de le rentabiliser sur le plan économique. Depuis longtemps, des politiques sont mises en œuvre, en particulier au niveau local, pour

adapter les services publics aux besoins des citoyens, à une époque où l'augmentation du temps de loisirs, la flexibilité du travail, l'individualisation des pratiques opèrent une désynchronisation des temps humains. On ne fait plus tous la même chose en même temps, comme en témoigne par exemple l'évolution des pratiques culturelles (on « consomme » des films autrement qu'à la télévision et au cinéma, à des horaires variables, sur son écran d'ordinateur). Plusieurs villes ont ainsi cherché à répondre à la différenciation des cadences sociales et mis en place des « bureaux des temps » qui visent à harmoniser par exemple les horaires d'ouverture des services publics aux usages qu'en font les citoyens. Mais les politiques temporelles, encore peu visibles, vont au delà du simple aménagement des horaires : elles sont fondamentales si l'on veut considérer la société non plus comme l'alignement de tous sur un rythme unique, mais comme une articulation des temps de chacun dans des espaces parfois conflictuels. Comment, par exemple, préserver l'espace de la nuit pour éviter qu'il ne soit entièrement colonisé par la consommation, comment faire en sorte que puissent cohabiter des usages de la nuit (sorties, résidence, travail) sans mettre en danger le tissu social, sans obliger les gens à un travail de nuit qui mine leur santé ?

Les villes se sont construites sur un principe associant un espace à une activité. Or cette structure occasionne aujourd'hui non seulement une perte de temps (transports) mais également une perte d'énergie, une usure pour les citoyens qui doivent se rendre de leur lieu de résidence à leur lieu de travail, puis à leur lieu de loisirs, etc. Il apparaît de plus en plus nécessaire de penser l'espace et le temps, y compris dans la définition de politiques publiques. Car, loin de disparaître, l'espace – s'il n'est pas conçu comme une simple étendue – est la caractéristique principale de nos sociétés connectées. Et l'appel à la lenteur, que l'on retrouve dans les nombreux mouvements *Slow* (*Cittàslow*, *Slow Science*...), n'est pas pour autant un appel au repli et à la déconnexion.

Accepter la mobilité sans céder à la précarité ni à l'urgence, ménager son temps, trouver des articulations entre les différents rythmes de sociétés qui peuvent sembler de plus en plus morcelées et

individualistes, le défi est grand. Il se pose à chacun d'entre nous, lorsque nous jonglons entre nos différentes activités, comme aux institutions qui les accueillent. À l'école, la question des rythmes scolaires a cristallisé ces derniers temps un certain nombre de tensions autour des évolutions contemporaines. Dans un monde où le savoir se joue aussi en dehors de l'école, où la trinité école-travail-ascension sociale semble de plus en plus remise en question, comment repenser l'école sans céder ni au culte de la performance ni à la nostalgie d'un passé désormais révolu ? Une société idéale permettrait à chacun de vivre selon son rythme. Nous en sommes encore bien loin, mais une réflexion de fond est plus que jamais utile pour baliser les territoires du temps.

— Encart F

L'Urbanisme chronotopique, nouvel enjeu pour les villes

Le Conseil de l'Europe a conforté, en 2010, les actions des politiques temporelles en reconnaissant le « droit au temps » et en encourageant les États à mener des recherches sur ce thème, à promouvoir les politiques temporelles et à créer des bureaux des temps dans les agglomérations. Mais d'autres initiatives temporelles existent. Les mouvements slow, en particulier, se développent, dans un contexte de la lenteur. Dans ce cadre, le réseau international des *Cittàslow* ou « villes lentes », a été fondé en 1999. Il est directement issu du Slow Food, créé en 1986 en Italie, promouvant le plaisir de manger, certaines formes d'agriculture, de production artisanale et d'approvisionnement. Ces principes sont repris dans la charte des *Cittàslow*, s'intéressant plus largement aux problématiques urbaines. Le réseau, né en 1999 dans quatre villes italiennes, compte, début 2014, environ cent cinquante villes adhérentes dans le monde. Seules les villes de moins de 50 000 habitants peuvent obtenir le label. Concrètement, l'adhésion implique l'éloignement des voitures du centre, un développement des transports alternatifs, des rues piétonnes, des terrasses de cafés, des bancs, des espaces verts et de loisirs, la suppression de places de parking, un étalement urbain réduit, le développement des commerces de proximité...

Habiter le Monde, n'est-ce pas aussi inventer des temps ?

Portmeirion, Pays de Galles : autour du Bassin de Central Piazza, des parterres de fleurs imposent leur calme. Juste derrière, au sud, un curieux bâtiment, la Bristol Colonnade. Installée ici en 1959, restaurée en 1987, elle est constituée des restes endommagés d'une maison de bains de Bristol. Le monument est récent, ses pierres anciennes, datant du XVIII^e siècle. Juste derrière, de facture classique, le Panthéon, hôtel construit en 1961. Au-delà, une autre époque, un autre lieu : Bell Tower est modelée sur les campaniles italiens. Juste derrière, la Gloriette, façade en trompe l'œil inspirée de celle du palais autrichien de Schönbrunn. En traversant le village, le visiteur trouvera encore des bâtiments de style birman... [...] Le croisement des époques et des lieux sont le fait d'un architecte, génial pour les uns, fou pour les autres, le richissime Clough William-Ellis (1883 1978), finalement anobli. De 1926 à 1978, il ne cessa de construire, dans une ambiance italienne, un village aux allures surréalistes. Aucun des quarante-cinq édifices transportés ou édifiés ici n'aurait dû se trouver là et, a fortiori, il n'y avait aucune raison qu'ils se trouvent là ensemble. Pourtant, le lieu plaît. Les touristes qui y louent une chambre d'hôtel peuvent continuer à se promener à la fermeture du parc. Ils y reverront peut-être les images des premiers épisodes du Prisonnier, série télévisée du début des années 1960 qui contribua à faire connaître l'endroit. [...] Les faiseurs de lieux brisent la continuité des temps. L'histoire n'est plus linéaire quand les notions de passé et de futur ne permettent plus de rendre compte de ce qui s'agence. Portmeirion est-il un lieu ancien parce que certains des matériaux qui le composent le sont ? Ou récent parce qu'ils s'y trouvent réunis depuis moins d'un siècle ? [...] De tels lieux bouleversent la permanence des espaces. Démontés, déplacés et reconstruits, les traces de multiples parties du monde se retrouvent désormais face à face, dans ce creuset d'un nouvel authentique qui s'est inventé dans les années 1920 à Portmeirion. [...]

De façon très contemporaine, les tenants du développement durable cultivent et diffusent, à leur manière, le même processus. En plaçant le présent, au moment même où il s'accomplit, sous le regard des générations futures, ils l'inscrivent déjà dans la mémoire comme une anticipation mémorielle. Les exigences du politique primeraient-elles alors sur le cours de l'histoire, comme le suggérait le philosophe Walter Benjamin ? De fait, les souvenirs fondent la conception d'un « présent global », si ce n'est englobant. Plus encore, les réflexions sur le développement durable avancent une conception du présent qui, plaçant les générations vivantes sous le regard des générations futures, inclut le futur. La mémoire ne se limite plus au passé quand le présent est déjà mémoriel, quand il est considéré du point de vue de son futur.

Temps et espaces s'y agencent dans des possibles ouverts à l'ensemble des lieux et des époques du monde. Comme mémoires, ils font lieu ; comme agencements polytopiques et polychroniques, ils font Monde. Et c'est, entre autres, pour cela que l'on peut les qualifier de mémoires-monde. Ce sera, alors, pour reconnaître ces processus et leurs lieux comme le versant temporel de la globalisation contemporaine.

— Texte 5 - Mémoire urbaine et projet urbain

Avec la mémoire urbaine et le projet urbain, la ville affirme avec force – certes en sens opposé – son inscription dans le devenir social, son aptitude à « habiter le temps ». Pourtant, mémoire urbaine et projet urbain s'ignorent bien souvent, et deviennent comme étrangers l'un à l'autre. La mémoire urbaine se dégrade volontiers en ville-musée, le projet urbain se contracte aisément en ville-artefact¹.

Disloqué sinon sinistré, le Pékin que nous visitons aujourd'hui semble un bon exemple d'une telle dissociation schizophrène entre mémoire et projet. D'un côté, l'immense ville-musée qu'est l'ancienne « Cité interdite » des empereurs de Chine, conservée en parfait état pour l'enchantement de ses visiteurs. De l'autre, le réseau futuriste des boulevards circulaires qu'aucun piéton ne se hasarde plus à traverser, des échangeurs surdimensionnés, des tours de bureaux géantes, des blocs résidentiels – réseau parfaitement interchangeable avec ceux qui définissent tant d'autres conglomérats urbains modélisés de par le monde. Ce Pékin purement fonctionnel a anéanti le tissu longtemps si vivant des anciens quartiers populaires et de leurs ruelles, les fameuses *hutung*, tissu de chair et de vie qui entouraient les palais impériaux et leur donnaient sens ; ceux-ci étant désormais réduits à une bulle mémorielle, une enclave hors temps.

1. [• **Note additionnelle** / Artefact : Dans plusieurs domaines scientifiques, un artefact est un phénomène ou un signal artificiel dont l'apparition, liée à la méthode utilisée lors d'une expérience, provoque une erreur d'analyse. En anthropologie, structure ou produit ayant subi une transformation, même minime, par l'homme, et qui se distingue ainsi d'un autre provoqué par un phénomène naturel.]

À Pékin, il semble que mémoire et projet se soient chirurgicalement écartés l'un de l'autre, à la façon des surréalistes proposant vers 1920 de trancher par le milieu le Sacré-Cœur de Montmartre et d'en déplacer les deux moitiés à bonne distance. La capitale chinoise est certes un cas extrême. Bien plus souvent, la dissociation entre ville mémorielle et ville projective se réalise à travers des figures urbaines qui se sont spécialisées en sens opposé. Dans les villes-mémoire, immobilisées dans la préservation *ad integrum* de leur passé prestigieux, les règlements conservationnistes prolifèrent ; mais la société vivante s'évanouit, ou se réfugie dans l'accueil mercantile des visiteurs qui se pressent à Venise, à Bruges et autres villes de haute tradition, menacées pourtant de se dégrader selon la formule de Jean Nouvel en collections de bâtiments-momies¹.

Quant aux villes purement projectives, elles n'ont généralement pas à se soucier d'un passé aussi riche que celui de Pékin. Ce sont des artefacts, nés « clés en mains » sur les tables à dessin des architectes et sur les écrans de leurs ordinateurs. Mais elles aussi sont comme figées sur place, et arrachées à la durée structurante du temps, certes sur un mode bien différent des villes-musées ; leur incapacité à vivre de leur vie propre en aval n'est que la contrepartie de leur déficit de temporalité en amont. Beaucoup a déjà été dit et écrit sur leur immobilisme précoce, sur leur incapacité à s'épanouir au fil du temps.

Un point encore est à préciser. Il ne faudrait pas conclure de ces exemples que le dualisme de la ville mémorielle et de la ville projective correspondrait à deux étapes historiques successives, comme si des villes capables de vivre dans le temps long, comme le vieux Pékin, s'étaient peu à peu effacées devant des villes plus « modernes », fabriquées de toutes pièces dans le temps court tel le nouveau Pékin. Il s'agit plutôt de deux lignées urbaines parallèles. Les villes abstraites et fonctionnelles [...] remontent au v^e siècle avant notre ère, alors que le Nuremberg médiéval rasé par les bombardements alliés pendant la guerre – ainsi la très belle maison d'Albert Dürer – a été reconstitué à l'identique dans les années cinquante. Mémoire urbaine et projet urbain, et ici une note d'optimisme n'est

1. Urbanisme, Dossier *Mémoire et projet*, n° 303, novembre 1998.

pas inopportune, peuvent aussi se valoriser l'un l'autre, affirmer conjointement la réalité vivante d'une ville bien campée sur les deux versants du temps. Pensons par exemple à Urbino, en Italie, dont la cité universitaire d'avant-garde s'est discrètement coulée dans les plis d'une colline pour dialoguer librement avec les palais monumentaux du condottiere Federico de Montefeltre et avec de vieux quartiers populaires restés bien vivants.

Confronter mémoire urbaine et projet urbain impose de lever un préalable méthodologique. La mémoire n'est-elle pas d'abord un fait social, à savoir la conscience qu'ont les villes et leurs habitants de leur passé tel qu'il reste présent parmi eux ? Alors que le projet est dans son principe une initiative activiste, à la fois technique et politique, et qui passe aussi par l'allégeance aux puissances économiques, au marché de l'immobilier, au BTP. [...]

Le temps est une catégorie bien plus mystérieuse, bien plus implacable que l'espace. S'il est bien banal, encore que justifié, de penser la ville en termes d'espace, la penser dans la durée du temps représente un effort autrement exigeant, et non moins fécond. Ainsi, le détour théorique par la temporalité vient confirmer les réticences que, dans leur expérience pratique, les urbanistes ont exprimées tant envers la ville-musée qu'envers la ville-artefact. Si l'une et l'autre sont des échecs humains, c'est qu'elles sont toutes deux régies, certes en sens opposé, par un rapport au temps qu'on pourrait qualifier d'hémiplégique. Ni l'une ni l'autre ne sont inscrites dans une temporalité vivante, à la fois adossée au passé et ouverte vers l'avenir.

— Encart H

Les bureaux des temps

Nés en Italie dans les années 1990, les bureaux des temps se sont développés en France au début des années 2000. Des collectivités locales s'intéressent à l'organisation du temps – horaires d'ouverture et accessibilité des services – et à la coordination des systèmes d'horaires sur leur territoire – transports, loisirs, travail, etc. – dans un objectif d'amélioration de la qualité de vie.

Cette organisation n'est pas la même dans une ville administrative, étudiante, industrielle ou touristique.

À Poitiers, une semaine avant la rentrée scolaire, en fin de journée, tous les acteurs du scolaire et du périscolaire sont réunis dans les mairies de quartier afin que les parents puissent réaliser toutes les inscriptions en une seule démarche.

Si les 35 heures permettent de libérer du temps, encore faut-il qu'au plan local, existent des structures socioculturelles accessibles. Les politiques temporelles peuvent accompagner ces transformations, voire les anticiper.

— Encart I

Les politiques des temps de la ville et modes de garde des enfants

Les politiques des temps de la ville (...) suscitent des actions en terme d'égalité hommes/femmes. Ce n'est là ni coquetterie, ni effet d'aubaine. L'examen des usages invite à s'interroger sur les usages sexués de certains espaces ou sur le « genre » de certains temps sociaux (les hommes au bistrot, les femmes aux sorties d'école...).

L'articulation des temps sociaux avec les temps personnels et familiaux (pour autant qu'on les considère hors temps sociaux) se révèle encore plus ardue pour les femmes. [...]

La question des modes de garde d'enfants est tout à fait symptomatique. Bien que des pères, peu à peu, les prennent en charge, les modes de garde restent « affaire de femmes ». La plupart des équipements collectifs sont organisés pour des salariées à temps plein en horaires traditionnels (8h-midi, 14h-18h, en gros).

Les assistantes maternelles fonctionnent le plus souvent selon les mêmes schémas. Or, les besoins pressent de plus en plus pour d'autres modes de gardes : avant l'école, lorsqu'on travaille en soirée, le samedi, différencier les périodes (vacances scolaires ou non, temps partiels).

Rappelons que l'un des principaux freins au retour à l'emploi ou l'accès aux formations des chômeurs, c'est le problème de la garde des enfants. Quel équipement permet aujourd'hui à une demandeuse d'emploi de répondre positivement à une proposition d'embauche ou de formation sous huit jours (cas fréquent) tout en trouvant une solution satisfaisante pour faire garder son (ses) enfant(s) ?

— Texte 6 - Des politiques du temps de travail aux politiques des temps des villes

Personne ne niera que le temps est devenu un facteur essentiel de la vie quotidienne moderne. Malgré une tendance à réduire le temps de travail au profit du temps consacré aux « loisirs », les citoyens, hommes et femmes, ont en permanence l'impression d'avoir de moins en moins de « temps » et d'être soumis à un « stress » permanent. L'approche du « temps de la ville » exprime le nouveau désir de déterminer soi-même son propre temps. À quoi bon richesse et abondance, si nous n'avons pas le temps d'en tirer profit ?

L'approche du « temps de la ville » ne promet pas un nouvel Eden, mais il promet une approche démocratique et solidaire vers la culture et le contrôle, vers l'« humanisation » des structures de temps de la vie quotidienne dans l'environnement urbain par le biais de leur adaptation aux besoins et désirs des habitants. [...]

Les politiques en matière de temps revêtent une importance croissante du point de vue de la qualité de vie des citoyens et sont perçues comme un processus démocratique transversal. C'est la raison pour laquelle elles nécessitent de nouvelles formes de participation telles que des forums de citoyens, des expériences pilotes, des enquêtes au sein de la communauté et la coopération interdisciplinaire entre les différentes branches de l'administration locale.

Les raisons de cet intérêt grandissant pour les politiques et les problèmes liés au temps en Europe sont multiples :

- le développement économique général, qui a transformé la société industrielle en une société de services, s'accompagne d'une

évolution technologique importante. Ces deux éléments ont un impact dans l'espace et dans le temps. L'organisation du temps joue un rôle crucial dans l'économie des services, la production de services coïncide temporairement avec la consommation de services, de nouvelles technologies d'information et de communication tendent à réduire les distances et à accélérer la perception du temps ;

- la plupart des pays européens accusent un taux de chômage élevé. Cette situation a un impact direct sur les politiques en matière de temps de travail ;
- la mondialisation appelle à l'amélioration de la compétitivité des économies, déclenchant ainsi, avec la réduction du temps de travail, une avalanche de flexibilisation du temps de travail ;
- cette flexibilisation du temps de travail s'accompagne de l'émergence de nouvelles formes de travail donnant principalement lieu à des emplois précaires et irréguliers ;
- le développement urbain, le développement des quartiers, la désurbanisation et la pollution atmosphérique due à une utilisation individuelle croissante de la voiture, sont autant d'arguments qui plaident en faveur de nouvelles solutions ;
- les relations entre les sexes changent. On constate, en effet, que de plus en plus de femmes participent au marché du travail. Cette situation remet toujours plus en question (bien qu'elle ne la supplante pas) la division traditionnelle du travail au niveau du ménage, de la vie professionnelle et de la société ;
- l'individualisation et la diversification des styles de vie, le nombre croissant de célibataires, de divorces, de familles monoparentales, etc. diminuent constamment « la capacité à résoudre les problèmes » des environnements secondaires traditionnels (comme la famille, les quartiers, etc.) ;
- parallèlement, on constate une évolution du rôle des services publics proposés par l'État, au niveau local. L'impact de la crise fiscale, ainsi que la nécessité de moderniser et de restructurer les

administrations publiques revêtent une importance cruciale. De nouveaux efforts sont mis en œuvre pour atteindre de nouvelles normes de qualité et orienter le travail du secteur public vers le citoyen. Ces processus s'accompagnent souvent de nouvelles formes de participation et de coopération locales.

PARTIE III

Mais laissez-moi, Terrien, vous conter toute l'histoire.

Cela va prendre, certes, un peu de temps...

Il se pose bien entendu nombre de problèmes concernant la vie
parmi lesquels les plus populaires sont :

Pourquoi les gens naissent-ils ?

Pourquoi meurent-ils ?

Et pourquoi cherchent-ils dans l'intervalle
à porter le plus souvent possible une montre à quartz numérique ?

Douglas Adams, *Le Guide du voyageur galactique*, 1979.



Lewis Carroll, *Le Lapin d'Alice au pays des merveilles* (1869), Disney, 2010.

— Texte 7 – Ralentir, et vite !

Slow food, slow city, slow science, slow education, slow love... Depuis une vingtaine d'années, nombre de mouvements tentent de promouvoir la lenteur. Lointains héritiers des utopistes et des mouvements ouvriers du XIX^e siècle, leur mot d'ordre est simple : il faut lever le pied.

Chaque automne, la ville autrichienne de Wagrain accueille le congrès annuel de la Société pour la décélération du temps. 700 membres (universitaires, entrepreneurs, thérapeutes, artistes, juristes, politiques...) provenant d'Europe, d'Amérique du Nord et du Sud viennent débattre de l'accélération de nos modes de vie qui conditionnerait l'avenir de l'homme et de la planète. Ils pensent qu'il est urgent d'inverser le cours des choses. À l'actif de cette association, des initiatives originales : la demande faite au Comité international olympique de récompenser les athlètes ayant effectué les temps les plus longs, ou l'organisation de pièges à vitesse en centre-ville. Les piétons chronométrés à moins de 37 secondes les 50 mètres sont invités à s'arrêter et à expliquer les raisons de leur hâte. En guise de gage, il leur est proposé de refaire les 50 mètres en faisant avancer une marionnette de tortue difficile à manipuler... et ainsi ralentir.

Cette association autrichienne n'est que l'un des maillons d'un immense réseau très disparate qui se construit dans de très nombreux pays. Selon le cabinet d'études londonien Datamonitor, il concernerait 20 millions de personnes à travers le monde (ils étaient estimés à 12 millions en 2002). Connus sous le nom de mouvement « *slow* » : *slow food* (manger « bon, juste et propre »), *slow city* (bien vivre en ville), *slow production* (produire durable), *slow management* (ralentir les rythmes professionnels), *slow parenting* (prendre du temps avec ses enfants), *slow design* (vêtements durables), *slow love* (prendre le temps de faire l'amour)..., tous insistent sur l'urgence qu'il y a à ralentir.

• Gagner du temps pour en perdre

Leur constat : la vitesse est devenue notre mode de vie, nous faisons tout dans la précipitation. La technologie, censée nous faire gagner

du temps, a démultiplié notre temps libre et nous a permis d'entretenir l'illusion que tout était possible, que tout nous était accessible. En nous faisant gagner du temps, la technologie nous le fait pourtant perdre « *en générant toute une nouvelle gamme d'obligations et de désirs* ». La machine à laver libéra par exemple la femme d'épuisantes corvées, puis les standards d'hygiène évoluant, nous lavons notre linge de plus en plus souvent. Et le panier de linge sale déborde toujours, comme notre boîte électronique ne cesse d'accumuler les *emails* non lus. Sollicités par un flux d'information constant, nous sommes débordés et tiraillés par des sollicitations et des stimulations en perpétuelle augmentation. Nous gagnons toujours plus de temps tout en ressentant son manque croissant. La société se met à fonctionner sur une multitude de rythmes différents, propres à chaque individu. De ce constat, les tenants du *slow* ont forgé un mot d'ordre : ralentir, lever le pied !

Notre amour de la vitesse, notre obsession d'en faire toujours plus en moins en moins de temps se sont transformés en dépendance, en addiction, mais aussi en une sorte d'idolâtrie, affirme le journaliste canadien Carl Honoré, figure de proue du mouvement *slow*, dans son livre *Éloge de la lenteur*¹. Cette même idolâtrie dont se moquait déjà Jonathan Swift en 1726 : Gulliver regarde si souvent sa montre que les Lilliputiens pensent qu'elle est son dieu. Il ne fait rien sans la consulter, et affirme que c'est l'oracle qui rythme le temps et tous les moments de son existence. Tout au long de la révolution industrielle, de vives critiques dénoncent l'imposition d'un temps universel comme une entreprise d'esclavage. Les machines étaient de leur côté accusées de rendre la vie trop rapide et moins humaine. Le luddisme, ce mouvement radical où les ouvriers détruisaient leurs propres machines, est là pour en témoigner. Longtemps caractérisées comme une résistance réactionnaire à la révolution industrielle, l'historien Nicolas Chevassus-Au-Louis analyse ces révoltes comme une forme d'action politique visant à une intégration régulée de la technique dans l'économie. Une manière de réguler l'accélération ressentie par les ouvriers qui voyaient les cadences s'emballer. D'autres syn-

1. Carl Honoré, *Éloge de la lenteur. Et si vous ralentissiez ?* Hachette, 2005.

dicalistes, tout aussi radicaux, brisaient quant à eux les horloges à l'entrée des usines, soulignant ainsi le lien entre temps et pouvoir. Toute l'histoire de la révolution industrielle est aussi celle des luttes pour la maîtrise du temps et son ralentissement. Dans les nouvelles usines, le mot d'ordre était : « *Huit heures pour travailler, huit heures pour dormir, huit heures de temps libre.* » À cette revendication portée dans les années 1890, notamment par Paul Lafargue qui ne voulait pas « *retourner en arrière en brisant les machines* », la réponse patronale était claire et ironique : « *Nous aurons donc 8 heures de sommeil et 8 heures de travail. Mais nous aurons aussi 8 heures de loisir. Le loisir, c'est l'oisiveté ; et l'oisiveté, c'est la mère de tous les vices. Qu'est-ce que nous pourrions en faire, de ces 8 heures ? (...)* »

La journée de huit heures entrera en vigueur en France le 23 avril 1919 mais ne marque pas pour autant la fin du désir de ralentir. Il réapparaît au moment des grandes grèves de 1936 revendiquant deux semaines de congés payés, puis dans les contre-cultures des années 1960. Cette volonté de maîtriser son temps se développe notamment aux travers du mouvement hippie et de celui de la « *simplicité volontaire* » porté par des penseurs comme Jacques Ellul ou Ivan Illich. Ce dernier fonde en 1966, à Cuernavaca au Mexique, le Centre international de documentation culturelle (Cidoc), bientôt foyer mondial de la critique radicale de la société industrielle et de ses institutions.

• **Illich et la critique de la société industrielle**

Pour I. Illich, la contre-productivité des institutions modernes détruit impitoyablement le lien social. L'industrie automobile, les transports, les communications, le secteur de l'éducation ou de la médecine écartent définitivement leurs usagers des fins pour lesquelles ils avaient été conçus... L'exemple des transports est de ce point de vue exemplaire : « *L'Américain moyen consacre plus de 1 600 heures par an à sa voiture. Il y est assis, qu'elle soit en marche ou à l'arrêt ; il la gare ou cherche à le faire ; il travaille pour payer le premier versement comptant ou les traites mensuelles, l'essence, les péages, l'assurance, les impôts et les contraventions. De ses 16 heures de veille chaque jour, il en donne 4*

à sa voiture... » (*Énergie et Équité*, 1973). Au final, il dépense 1 600 heures chaque année pour parcourir 10 000 kilomètres... Ce qui représente une moyenne de 6 kilomètres à l'heure. Et d'ajouter que dans un pays dépourvu d'industrie de la circulation, les gens atteignent la même vitesse, mais avec seulement entre 3 % et 8 % de leur temps social, en se déplaçant à pied ou en vélo... Au-delà d'un certain seuil, la production sans cesse accrue de marchandises ou de services devient un objet d'aliénation. Le modèle productif devient contre-productif. C'est à ce titre que la pensée d'I. Illich demeure une source d'inspiration pour la critique de la société industrielle portée par les remises en cause brouillonnes du mouvement écologique, à l'état natif dans les années 1960.

Pendant, pour C. Honoré, les « ralentis » de la période hippie ont peu de chose à voir avec les ralentis des années 2000. Aujourd'hui, ils le sont « *moins pour des raisons politiques ou environnementales que par désir de vivre une vie plus épanouissante* ». Être un militant du *slow* ne veut pas dire être décroissant. Selon C. Honoré, le réel combat des adversaires de la vitesse est avant tout de déraciner les préjugés à l'encontre de la lenteur. Quel que soit le dictionnaire que l'on ouvre, les synonymes proposés sont peu flatteurs : apathique, arriéré, endormi, engourdi, flemmard, gnanngnan, inerte, lambin, long, pataud, retardataire, traînant... Pourtant, militer pour la lenteur n'est pas refuser la vitesse, mais combattre la valorisation de l'image de la femme ou de l'homme hyperactif, stressé, débordé. En finir avec la mise en scène sociale de l'être humain qui met en avant sa célérité et son hyperactivité pour prouver son importance.

Prôner une philosophie de l'équilibre, refuser la tyrannie de l'immédiat, gouverner le temps plutôt que d'être gouverné par lui, en finir avec l'obligation de tout faire avec rapidité, reconnaître définitivement que le « multitasking », longtemps présenté comme l'art d'accomplir plusieurs tâches à la fois, n'est en fait qu'un mythe de l'efficacité... Tels sont les grands défis des ralentis.

• Lenteur et développement durable

Quels sont leurs idées et leurs outils pour les relever ? Les différentes nébuleuses du *slow* sont tout d'abord assez éloignées des mouvements radicaux. Chez eux, pas de position contre l'économie de marché, ni d'adhésion particulière à des mouvements politiques précis. Même si l'on y trouve de nombreuses références et réflexions liées à l'écologie, ils s'inscrivent plutôt dans la perspective d'un développement durable appliqué, et revendiquent une qualité de vie globale. Joan Domènech Francesch, chantre de l'éducation lente, a repéré cinq principes communs aux différents mouvements *slow*¹.

Rechercher le temps juste. C'est accepter l'idée que le temps n'est pas uniforme, et qu'à chaque événement correspond un rythme, un tempo. Le temps doit être ajusté aux besoins concrets de chaque moment. La lenteur n'est pas un dogme, mais un temps régulier qui permet, en fonction des actions à accomplir de pouvoir accélérer. Sans doute le principe le plus général qui traverse la totalité des mouvements *slow*, rechercher le temps juste peut se résumer par ce constat en forme de slogan de J.D. Francesch : « *Le temps juste implique de s'opposer à certaines de nos icônes culturelles : la consommation, la vie en accéléré, la prédominance de la quantité sur la qualité.* »

Privilégier la qualité. Le principe est de privilégier la qualité des événements plutôt que la durée prédéterminée des activités. En particulier privilégier la qualité des liens sociaux et remplacer le slogan « *le temps, c'est de l'argent* » par « *le temps, c'est de la vie* ». C. Honoré raconte qu'il a pris conscience de cette nécessité lorsqu'il s'est surpris dans une librairie hésitant à acheter une méthode pour « raconter des histoires en 1 minute » à ses enfants. Ce fut le déclencheur. Ce qu'il nomme aujourd'hui une aberration l'a conduit à démissionner de son poste de correspondant à l'étranger pour un grand quotidien britannique, et à réorganiser sa vie professionnelle pour s'adonner au « *slow parenting* ». Ce n'est rien d'autre que prendre du temps pour être avec ses enfants et passer

1. Joan Domènech Francesch, *Éloge de l'éducation lente*, Silence/Chronique sociale, 2011.

une heure à leur raconter des histoires, pour les accompagner à l'école, ou simplement pour être présent au quotidien. Le coût d'un tel choix : une baisse de salaire.

Redonner du temps aux individus. Il s'agit dans ce cas d'organiser l'espace physique et social pour permettre aux individus de choisir le rythme le mieux adapté à leurs besoins. Par exemple pouvoir prendre les transports en commun pour éviter les heures d'attente dans les bouchons, pouvoir pique-niquer dans un parc plutôt que de n'avoir aucun autre choix que de manger dans un *fast-food* ou d'un sandwich en marchant dans la rue. C'est l'une des préoccupations majeures des *slow city* ou « *cittàslow* », du nom italien où est né ce mouvement en 1999. La charte de ce mouvement aux très nombreux points comporte notamment la priorité donnée aux transports en commun et autres transports non polluants, le bannissement des OGM et de la restauration rapide, la multiplication des espaces verts et des zones piétonnes en dehors des seules zones commerciales, la propreté de la ville, la mise en valeur du patrimoine bâti plutôt que la construction de nouveaux bâtiments, l'interdiction progressive des grands centres commerciaux, etc. Ce réseau rassemble plus d'une centaine de villes à travers le monde dont une en France : Segonzac en Charente.

Travailler au présent, à partir du passé et en pensant à l'avenir. Si ce principe privilégie le temps présent, il veut réhabiliter certains aspects du passé en tenant toujours compte des conséquences de nos actes sur l'avenir. Le mouvement le plus emblématique de ce principe est sans aucun doute le *slow food*. Premier né de la galaxie *slow* en 1986, il s'appuie tout d'abord sur la colère des Romains de voir s'installer un McDo, perçu comme une invasion barbare, à deux pas de la place d'Espagne. Carlo Petrini, critique gastronomique italien, invente et structure ce qui deviendra le *slow food*. Ses premiers objectifs seront de valoriser et promouvoir ce que l'on ne trouve pas dans les *fast-foods* : des produits frais locaux et de saison, des recettes transmises par les générations du passé, des dîners longs entre amis ou en famille, une écogastronomie allant de pair avec la protection de l'environnement... Face au succès, le mouvement essaima à travers le

monde, et l'éducation au goût devient l'un des piliers du dispositif. En 2003, C. Petrini met en place avec le gouvernement allemand les bases d'un programme national d'éducation au goût ; en 2004, le mouvement ouvre sa propre université des sciences gastronomiques à Pollenza en Italie... Réseau de plus en plus structuré, il contribue aussi aujourd'hui à réhabiliter des espèces anciennes de fruits et légumes à travers le monde.

Avoir un esprit critique vis-à-vis de la société actuelle. Sorte de résistance culturelle face à certains aspects de la société contemporaine, le label *slow* semble aujourd'hui se développer avec plus ou moins de bonheur dans une multitude de directions. Il y a par exemple le *slow production* et le *slow design* qui mettent en avant la production de produits et de vêtements conçus à l'aide de matériaux renouvelables pour exister dans la durée. Ils s'opposent à la commercialisation de produits vite produits, vite achetés, vite obsolètes, vite jetés. Les produits ainsi mis sur le marché sont souvent issus de petites unités de production, et de l'imagination de jeunes créateurs. Ces initiatives n'ont que très peu d'impact sur les habitudes de consommation, notamment en raison de leur prix parfois très élevé.

• La lenteur, un concept élitiste ?

Que dire du *slow love* qui, à l'exact opposé de l'engouement pour les sites de rencontres sur Internet, prône la lenteur dans les relations amoureuses. Oscillant entre *new age*¹ et tantrisme², cette nébuleuse du *slow* se veut le promoteur d'une sexualité épanouie en parfaite osmose avec la profondeur des sentiments. Sans doute le mouvement *slow* le plus vieux du monde ! Côté management, les quelques entreprises valorisant l'esprit *slow* donnent du temps à leurs cadres pour renforcer leur créativité et leur efficacité pendant leur temps de tra-

1. [• **Note additionnelle** / Le *new age* (ou nouvel-âge) est un courant culturel occidental à tendance mystique apparu dans les années 1980, caractérisé par une approche individuelle et éclectique de la spiritualité.]

2. [• **Note additionnelle** / Tantrisme : Enseignement, culte relevant de l'hindouisme et du bouddhisme notamment, ayant pour but l'accomplissement de soi, le dépassement de la condition humaine et l'union avec le divin.]

vail. Sans compter les petits services sur le lieu de travail. Les salariés se voient offrir des espaces détente, d'autres des séances de massage ou encore des heures de yoga ou de relaxation. Mais ces pratiques ne concernent que quelques grandes et moyennes entreprises aux moyens importants.

Plus généralement, il faut admettre que le mouvement *slow* relève d'une certaine forme d'élitisme ou de marginalité : rares sont les petites entreprises qui, soumises à de fortes pressions économiques, peuvent libérer tout à coup du temps pour leurs salariés. À la question parfois posée à C. Honoré : « *Comment réduire par exemple le rythme des mères célibataires qui jonglent entre emploi, éducation des enfants et tâches ménagères ?* », la réponse renvoie à des lendemains meilleurs : « *Toute révolution sociale commence dans les classes moyennes, puis se répand dans le reste de la société, qui doit s'adapter. La philosophie lente résonne déjà dans l'ensemble du spectre social.* » L'essentiel pour lui est qu'il existe une minorité agissante capable de mettre sur le devant de la scène l'importance qu'il y a à réfléchir aux rythmes de nos vies.

Beaucoup plus radicale est la critique du sociologue allemand Hartmut Rosa, auteur d'*Accélération*¹. Il est, selon lui, encore trop tôt pour savoir si les initiatives relevant de la *slow life* sont d'ores et déjà des phénomènes de société. Parce que les aspirations au ralentissement ne se traduisent pas en actions politiques capables d'ébranler les structures de la société, puisque les tenants du ralentissement ne critiquent que certaines conséquences de la société moderne, ce mouvement porte en lui les germes de sa propre négation. « *Nous voudrions par exemple avoir du temps pour nous, notre famille, nos loisirs et pour cela nous désirons, nous exigeons dans le même temps que tous les autres se dépêchent : la caissière du supermarché, le fonctionnaire des impôts, et il faudrait même que les feux de circulation et le tramway aillent plus vite.* » Il estime ainsi qu'un ralentissement sélectif à l'intérieur d'une société aux rythmes complexes et désynchronisés semble difficile à mettre en œuvre d'une manière aussi simple qu'énoncée par les militants du *slow*.

1. Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2010.

— Encart J

La ville pas à pas

À Orvieto, petite citadelle du Nord de l'Italie, la lenteur n'est pas un gadget pour attirer les touristes déjà très nombreux. Orvieto, l'une des premières villes lentes du monde, est aussi le siège du réseau *Slowcittà* [...]

En quelques années, les voitures ont disparu, au prix aussi de gros investissements : construction de parkings aux extrémités de la ville, des escaliers mécaniques empruntent le tracé des conduites d'eau édifiées au temps des Étrusques, des ascenseurs et un funiculaire complètent le dispositif pour accéder à la citadelle. Les élus se réjouissent de leur ville, propre, calme, de nouveau offerte à la déambulation, à la flânerie des piétons.

Les anciens parkings sont convertis en terrasses, tandis que les nouveaux commerces qui s'installent ne doivent pas dépasser 2 000 m². Le concept de ville lente entend contrôler le rythme du développement économique et immobilier autant que ralentir celui des flux de circulation.

— Encart K

Le retour au téléphone d'antan

Marc, cadre au siège d'une grande banque à La Défense, a décidé de couper son téléphone portable en arrivant au travail : ses proches ont été avertis et priés de n'appeler sur le poste fixe qu'en cas d'urgence.

« Je passe parfois pour un réac », s'amuse Marc, « car je suis revenu à un usage du téléphone proche de celui qu'on pratiquait avant l'apparition du mobile ! Bizarrement, les gens m'appellent moins en journée, et je crois que le message subliminal que j'ai réussi à faire passer, c'est que chaque appel peu important, même s'il me fait plaisir, me fait perdre du temps ou me déconcentre ! Les gens s'y sont faits, plus ou moins... Mais moi, je ressens vraiment la différence – la sensation d'avancer, de faire mieux, même s'il reste cent facteurs de dispersion et d'éparpillement qui, eux, ne dépendent pas de moi ! Mon prochain combat, c'est de limiter le nombre de messages provenant d'interlocuteurs que je n'avais pas anticipés : les offres promotionnelles reçues par SMS ou MMS, et... l'école de mes enfants, qui m'appelle vraiment au moindre petit souci ! Ma femme et moi estimons que dans 95 % des cas, il n'y a rien qui ne puisse attendre le soir... »

L'homme des temps urbains

L'homme est encore jeune, il pianote son numéro de code, puis, face au guichet automatique de la banque, commence à s'impatienter, tapote du pied, s'agite, émet des grognements, enfin les billets se faufilent par la fente, il les arrache sans aucun ménagement, me bouscule sans s'excuser et bondit dans sa voiture.

Cette scène a duré beaucoup trop de temps, au goût de cet homme pressé, environ trois minutes ! Je me rends dans un grand magasin, à Créteil-Soleil, et je cherche une vendeuse ou un vendeur afin de connaître l'équivalence d'une taille nord-américaine à la norme européenne, les trois que j'interpelle me désignent, tour à tour, un collègue localisé vaguement un peu plus loin. Je ne le trouve pas et repars sans achat.

Semblable scène dans la librairie du même centre commercial : « voyez le vendeur, là-bas... », mais « là-bas », il n'y a personne ! Parfois j'ai l'impression de rejouer le même scénario, qui se termine soit par un départ (je capitule et quitte les lieux), soit par un détour par le chef de rayon et une longue file d'attente aux caisses... Je suis assis sur un banc du vaste parc intercommunal, occupé à lire.

Parfois j'observe les sportifs et les badauds. Un cadre, quelque peu enveloppé, cherche désespérément à perdre ses kilos superflus en courant. C'est un vendredi en fin d'après-midi. Son téléphone portable retentit et, comme un bon serviteur, une fois sonné, il se précipite et tout essoufflé articule « allô », il ne ralentit pas le mouvement, mais parle fort. « Entre nous, confie-t-il, je suis déçu du résultat, enfin c'est la faute à... (inaudible, il baisse la voix). » Il est chez lui, sans gêne, dans ce parc public où l'on devrait interdire l'usage du téléphone portable comme dans les trains, les cafés, les restaurants, les musées, etc. Je songe à la perte d'autonomie de ce cadre, il quitte son travail pensant y abandonner ses soucis, et non, c'est plus fort que lui, il ne peut se résoudre à couper le cordon, à se laisser aller, à s'abandonner.

Il lui faut une laisse virtuelle, mais aussi terrible et exigeante qu'une chaîne de bagnard, ou bien alors se croit-il plus important que les autres joggeurs en étant appelé au téléphone : « Vous voyez, je ne peux m'absenter un instant, même pour me détendre, la firme – mais il pense la société – a besoin de *môa*... » Il ne bombe pas le torse, il est en nage et semble inquiet, pourtant il range son portable, comme le cow-boy de l'Ouest replace son pistolet dans son étui, et fait face aux nombreux *téléphoneurs* qui portent sur eux tout le poids d'une cabine invisible.

Je me sens assez fier de ne pas avoir de portable, de décider de mon temps. Je ne possède même pas de montre. Il est vrai que l'heure est partout dans la ville, sur la façade d'une église ou de la gare, sur les horodateurs, au poignet des citadins, sur le mur du café, derrière la caisse dans la plupart des boutiques, et pour qui sait entendre les cris d'une récréation ou la cavalcade de la sortie des classes, il est toujours possible de s'orienter dans le temps urbain.

Je n'ai pas besoin de montre, car la ville sans cesse m'indique l'heure. Parfois, cela m'inquiète. Je me demande si je ne suis pas totalement conditionné, si mon corps n'abrite pas une puce qui transmet à mon cerveau l'écoulement du temps... en « temps réel » ! Si je dois parler une heure, je parle une heure. Si je dois me rendre à tel endroit pour telle heure, j'y suis, comme si mon organisme évaluait, en permanence, les durées.

Cela peut-il être grave ?

— Texte 8 - Le sens de la marche

Randonnées, pèlerinage, trekking... les Français n'ont jamais autant marché. Ce phénomène marque pour certains l'émergence d'une contre-culture touristique. Mode passagère ou mouvement de fond ?

Longtemps, la marche a été associée au vagabond, à l'errant, au vanu-pieds ; le piéton était « piètre », par définition. Quand l'Europe se motorisa, il devint même un marginal. La quête de vitesse, de performance et d'efficacité reléguait la marche à pied, lente et fatigante, au statut d'anachronisme. Quelques années ont suffi pour que s'opère un revirement complet. Après des siècles d'humilité, la marche s'offre une renaissance. Plus encore, elle se mue en véritable phénomène de société. Cinq millions de Français déclarent aujourd'hui faire de la randonnée pédestre régulièrement, chiffre considérable¹. Ils sont plus nombreux encore à user leurs souliers le dimanche dans les bois ou le long des canaux, pour le simple plaisir, naturel et ancestral, de « *mettre un pied devant l'autre et recommencer* ». L'engouement s'est emparé aussi bien des campagnes que

1. Enquête du ministère du Tourisme, 2010.

des villes, où les voitures finissent par désertter les centres. « *Marcher, c'est branché* », assurent les professionnels tant du tourisme que de l'urbanisme.

Pratique corporelle – voire spirituelle –, la marche que l'on croyait gratuite est aussi devenue un marché, un sport, un tourisme. Dans les magasins spécialisés se déploient des panoplies inédites – combinaison, ceinture-gourde, bâtons en aluminium... – qui donnent aux marcheurs des allures de skieur alpin. Livres et guides spécialisés s'amoncellent en librairies. Des agences vendent des randonnées découvertes (le Val-de-Loire à pied), sportives (l'ascension du Kilimandjaro), thématiques (« rando-choco » à Pâques), ou tout confort (authenticité le jour et cinq étoiles le soir). « *Qu'on le veuille ou non, la marche est partout et partout on marche* », résume l'anthropologue Franck Michel¹.

• Les valeurs de l'époque

Comment expliquer ce retour en grâce ? Qu'est-ce qui fait marcher les marcheurs ? Le sociologue David Le Breton a consacré deux livres à ce sujet, à douze ans d'intervalle². Selon lui, ce succès vient d'abord de l'étonnante mutation de « l'imaginaire de la marche », qui se voit désormais associé à des valeurs « heureuses ». La marche recèle en réalité des vertus qui résonnent chaque année davantage avec les injonctions de l'époque. Elle est ainsi économique, ce qui n'est pas son moindre défaut par temps de crise. Nul n'est en effet besoin de dépenser beaucoup pour voyager à pied. Elle est aussi écologique : son émission de gaz à effet de serre reste très limitée... Comme le cyclotourisme ou la navigation fluviale, la marche relève donc du « tourisme vert », en pleine croissance, qui combine respect des ressources naturelles, préservation du bien-être des populations locales et souci de soi.

1. Franck Michel, *La marche à pied, un mode philosophique d'être, de penser et de voyager*, Cahier Espace, n° 112, avril 2012.

2. David Le Breton, *Éloge de la marche*, Métailié, 2000, et *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Métailié, 2012.

La marche à pied apparaît enfin saine, bonne pour la santé et pour la ligne. À l'heure où chacun est officiellement incité à « bouger plus », quels que soient son âge et sa condition physique, marcher régulièrement devient quasi un impératif moral, au même titre que de manger sainement ou d'arrêter de fumer. Mais cette conjonction de qualités – économiques, écologiques et sanitaires – ne saurait à elle seule expliquer le plébiscite dont la marche fait l'objet. Pour s'y adonner, il faut bien que le marcheur y trouve autre chose, de plus profond et personnel. Qu'au-delà de la fatigue, de l'essoufflement, des douleurs parfois, un secret plaisir aiguille sa volonté. De Jacques Lacarrière, auteur de *Chemin faisant* (Fayard, 1974), à Sylvain Tesson, Jacqueline de Romilly ou Pierre Sansot, les écrivains ont souvent mis en avant les joies sensorielles de la marche et les rencontres qu'elle permettrait de faire.

La destination n'apparaît souvent que comme un prétexte. C'est le voyage lui-même qui importe. Il permet d'enregistrer en soi, de la tête jusqu'au bout des orteils, une collection de panoramas, de bruits, de saveurs, d'odeurs, de visages. D'aller redécouvrir le soleil, le vent, le ciel, l'altitude, les gouffres et l'horizon..., tout ce dont nous privent le rythme et les lieux de nos vies hypermodernes. « *Ce qui importe dans la marche n'est pas son point d'arrivée, témoigne D. Le Breton, mais ce qui se joue en elle à tout instant, les rencontres, l'intériorité, le plaisir de flâner... c'est exister, tout simplement, et le sentir*¹. »

• Un autre rapport à l'espace et au temps

Des rêveries de Jean-Jacques Rousseau aux semelles² d'Arthur Rimbaud, nombre d'œuvres littéraires et philosophiques ont d'ailleurs été composées « à l'air libre ». Le philosophe Frédéric Gros en a fait un livre, *Marcher, une philosophie*, qui a connu un joli succès. Pour lui, la marche a pour mérite de transformer le rapport du corps à l'espace. « *Le paysage est un paquet de saveurs, de couleurs,*

1. David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, op. cit.

2. [• **Note additionnelle** / Rimbaud n'a jamais tenu en place. Dès l'enfance, brillant élève, il manifeste un goût immodéré pour le mouvement, les fugues, les escapades, les voyages. "L'homme aux semelles de vent" comme l'appelait son ami Verlaine.]

d'odeurs, où le corps infuse... », affirme-t-il. Tel panorama paraît plus beau, plus propice à la méditation, à celui qui a fait l'effort de gravir la montagne pour y avoir accès. Tout se passe comme si la marche, la fatigue qu'elle entraîne, la persévérance qu'elle requiert étaient récompensées par un surcroît de beauté et de liberté offert au seul marcheur. L'esprit, alors, sautille et jubile, plus libre, moins contraint par ses références que lorsqu'il est immobilisé dans un bureau ou une bibliothèque.

Offrant un autre rapport à l'espace, la marche promet aussi – et peut-être surtout – un nouveau rapport au temps. Elle rappelle à chacun son statut d'*Homo viator*, avançant à son rythme, calme et régulier, en migration perpétuelle, depuis la nuit des temps. La lenteur est nécessaire pour apprécier le mouvement. Les grands marcheurs en font tous l'éloge. « *Dans nos vies riches, bombardées de mots et de délais, le prix à payer est le temps qu'on nous vole*, souligne ainsi l'écrivain-voyageur S. Tesson. *Il est nécessaire de se laisser à nouveau traverser par le temps, de ne pas le fuir, de ressentir le flux des heures qui s'étirent, de faire l'expérience de l'infini de l'instant*¹. »

On redécouvre même que la marche permet même de vivre plus longtemps, non pas au sens où elle augmenterait la durée de vie, mais parce qu'elle allonge, subjectivement, la temporalité : les heures à marcher semblent plus longues que celles à travailler ou à discuter. Elles sont plus amples, « *étirent* » le temps, remarque F. Gros : « *Elles font vivre plus longtemps parce qu'on a laissé respirer, s'approfondir chaque heure, chaque minute, chaque seconde, au lieu de les remplir en forçant les jointures* », alors qu'à l'inverse, « *quand on se presse, le temps est plein à craquer, comme un tiroir saturé*. » Là réside sans doute l'une des grandes explications de l'essor de la marche, qu'elle soit promenade, randonnée en montagne, pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, trek au Népal ou flânerie rêveuse sur les bords d'un lac : elle permet de se soustraire aux impératifs d'immédiateté, de réactivité, de connexion permanente. En s'immergeant dans un chemin, on s'offre une déconnexion.

1. Cité par Pascale d'Erm, *Vivre plus lentement. Un nouvel art de vivre*, Ulmer, 2010.

Déconnexion matérielle, d'abord. On éteint son ordinateur, on « débranche » pour prendre un chemin. On accepte l'idée que son téléphone portable ne capte plus. On quitte un réseau sans profondeur, sur lequel on « surfe ». Son propre horizon cesse d'être barré par l'écran d'ordinateur. La déconnexion est ensuite spirituelle. La marche permet de « voir plus loin ». Elle lave des fatigues anciennes et des malaises de la vie quotidienne, assurent aussi bien le sociologue D. Le Breton que les philosophes P. Sansot et F. Gros. Le temps d'une parenthèse, ses adeptes cessent de ressasser leurs soucis personnels et professionnels pour se retrouver, s'apaiser, cheminer... « Dès que l'on marche, on s'allège. On échappe au train-train. Il faut s'enfouir dans le chemin qui épouse le soleil, l'inclinaison du sol. On s'imprègne de ses odeurs. Il y a un contact tactile avec la terre. C'est une invitation à prendre le large alors que la société a l'art d'assigner les gens », témoigne par exemple P. Sansot, marcheur infatigable, dans *Chemins aux vents* (Payot, 2000).

• Contre-culture ?

De là à y voir une forme de subversion, il n'y a qu'un pas que certains auteurs n'hésitent pas à franchir. Ainsi l'anthropologue F. Michel, dans la lignée de F. Gros, considère-t-il la marche comme « un mode philosophique d'être, de penser et de voyager ». Rappelant la tradition contestataire de la marche, il établit un lien avec le développement récent de la randonnée de loisir : « Dans nos sociétés figées, où tout tend à être planifié, marcher relève de la subversion. Voyager à pied, c'est aller de l'avant. À contre-courant¹. » L'anthropologue Jean-Didier Urbain n'exclut pas, quant à lui, l'émergence d'une contre-culture en réaction au culte de la vitesse. À l'instar du mouvement *slow food*, qui invite, en réaction au *fast-food*, à prendre le temps de bien manger et cuisiner, un *slow tourism* « réhabilitera peut-être la lenteur, la durée, la création de concepts de voyage à même de structurer une offre alternative : périple au ralenti, séjour de tranquillité²... »

1. Franck Michel, *La marche à pied, un mode philosophique d'être, de penser et de voyager*, op. cit.

2. Jean-Didier Urbain, *L'Envie du monde*, Bréal, 2011.

Si cette offre alternative représente déjà un marché prometteur, il y a toutefois un risque à assigner trop vite au marcheur un statut de rebelle en rupture avec la société de consommation : celui d'établir une hiérarchie un peu méprisante entre, d'une part, les voyageurs respectables, éclairés et subversifs (tels les randonneurs solitaires) et, d'autre part, les touristes rejoignant les stations balnéaires en charters. D'abord, la frontière n'est pas si nette. On peut être tour à tour, et dans la même année, Star Trek et Ulysse : adepte d'une téléportation rapide à Djerba, le temps d'un long week-end de Pentecôte, et initiateur d'un long voyage à pied dans le silence de l'été...

Par ailleurs, si tant d'auteurs cherchent à faire de la marche une philosophie, voire une façon politique d'être au monde, la plupart des marcheurs ont l'ambition plus modeste. À la question « *pourquoi marchez-vous ?* », les réponses sont souvent plus courtes... et plus décevantes : « *Parce que ça fait du bien* », « *pour profiter de la nature* », « *parce qu'il fait beau* », « *pour le côté sportif* », « *pour me lancer un défi* »... Qu'est-ce qui impose alors à un si grand nombre, *in fine*, le désir de se lever et de marcher ?

Sans doute d'abord une tendance profondément inscrite dans l'être humain, que des siècles de progrès techniques ne permettent pas d'effacer. « *L'être humain commence par les pieds* », soulignait l'anthropologue André Leroi-Gourhan. Mais c'est aussi cet appel mystérieux qu'adresse à beaucoup l'horizon, et auquel nous redevenons peut-être un peu plus sensibles avec la montée des valeurs écologiques. « *Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche* », écrit Julien Gracq¹. Et si les grands voyageurs ont du mal à dire ce qui alimente leur quête, au départ, quand ils se lancent sur la route, ils espèrent tous trouver la réponse en chemin. Une réponse intime, personnelle, inattendue, en résonance avec leur vie.

1. Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, José Corti, 1980.

— Encart M

1001 façons de marcher

Les deux tiers des Français déclarent pratiquer la marche à pied. Mais ce chiffre recouvre des pratiques très différentes. Tour d'horizon :

La marche utilitaire consiste par exemple à rejoindre à pied son lieu de travail. Davantage pratiquée par les femmes, elle est souvent motivée par un souci corporel (être en forme, garder la ligne).

La marche active est une marche dynamique qui se pratique sur un terrain plat. Elle ne doit pas être confondue avec la marche nordique, qui se pratique avec des bâtons.

La promenade dure le plus souvent de 2 à 4 heures. Elle se fait seul, entre amis ou en famille. L'effort est en général doux et modéré. Cette pratique permet de prendre soin de soi tout en profitant de la nature.

La randonnée à la journée consiste à rejoindre à pied deux lieux, en groupe, comme Auxerre et Vézelay. Les motivations dominantes sont les rencontres humaines, la découverte d'une région et l'effort physique « sans compétition ».

La randonnée itinérante ou le trek se déroule sur plusieurs jours, voire plusieurs semaines, souvent en zone montagneuse. L'hébergement se fait sous la tente, mais aussi chez l'habitant, en bivouac, en refuge.

Le pèlerinage est en général motivé par des raisons d'ordre spirituel ; il permet aussi de « cheminer » intérieurement. C'est par exemple le Paris-Chartres ou le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

La randonnée sportive se pratique sur terrain accidenté ou à un rythme très soutenu. C'est le seul type de marche où prime la quête de performance. La marche sportive est d'ailleurs une discipline olympique.

— Texte 9 – S’isoler pour collaborer

Le travail en entreprise se résume trop souvent soit à la collaboration soit au labeur effectué en commun. Or, pour en tirer tout le bénéfice, il faut aussi laisser de la place au travail personnel.

Notre société se caractérise par la concurrence à laquelle se livrent les différentes sphères de notre activité pour une denrée rare : le temps. Ce mouvement, si l’on suit le raisonnement qu’a proposé Hartmut Rosa¹, résulterait en réalité d’une triple accélération : de la technique, des changements sociaux et des rythmes de vie. En contexte professionnel, l’accélération perçue au quotidien ressort à mon sens majoritairement de cette dernière catégorie. Il s’agit pour les acteurs d’accroître le nombre de leurs actions ou expériences par unité de temps, *via* trois types de stratégies : en cherchant à augmenter leur vitesse d’action (*fast-food*, micro-sieste...), en s’efforçant de synchroniser les séquences d’action pour éviter les temps morts, et en accroissant le nombre d’activités simultanées (*multitasking*). S’il veut survivre à cette lame de fond, l’individu est contraint à de petites résistances personnelles (par exemple, refuser une promotion pour préserver sa vie privée), mais il est généralement impossible aux hamsters que nous sommes de décélérer sans tomber de la roue, c’est-à-dire sans être éjectés du système. À moins que des solutions collectives ne se mettent en place...

H. Rosa travaille actuellement sur une société où le progrès technique n’amènerait pas la pénurie de temps. Au contraire, des solutions de décélération plus locales et pragmatiques, conçues et adaptées par chaque employeur, constitueraient une piste de moyen terme incontestablement moins utopique. Dans cette perspective, il s’agirait d’articuler la réflexion simultanément sur l’espace et le temps de travail. L’accélération se traduit, entre autres, par une perméabilité croissante des sphères privée et professionnelle, souvent au détriment de la vie privée, que le travail peut assez naturellement envahir. En temps de rationalisation des moyens, la réactivité y gagne

1. Hartmut Rosa, *Accélération – Une critique sociale du temps*, La Découverte, coll. Théorie critique, 2010.

– plus que les finances de l’employeur, puisque les cadres sont généralement payés au forfait jour. La contrainte est souvent si parfaitement intériorisée qu’elle n’a même plus besoin d’être formulée : « *Il faut bien achever ce que l’on n’a pas eu le temps de faire en journée.* » Curieusement toutefois, les cadres ne plébiscitent pas une stricte séparation des sphères : ils cherchent au contraire à contrôler les instants consacrés au travail et ceux dédiés à leur vie privée, en organisant de leur plein gré le passage d’une sphère à l’autre. La nomadisation des technologies de l’information est, comme cela a déjà été dit mille fois, pour beaucoup dans ce phénomène.

Si le salarié peut spontanément renâcler devant l’immixtion du travail dans sa sphère personnelle, il doit réciproquement veiller à ne pas surexposer sa vie personnelle, et notamment à ne pas l’imposer à son entourage professionnel : c’est dans une juste distance que doit se vivre le collectif de travail et que doit désormais se concevoir l’organisation du travail.

• **Faire du beau travail**

Or, cette juste distance, ce besoin d’intimité sont remis en cause par la collectivisation croissante des espaces de travail. Censés fluidifier la circulation de l’information, favoriser le travail collaboratif, abaisser les coûts immobiliers et faciliter le contrôle des salariés, l’*open space* et ses variantes (plateau ouvert, bureau semi-cloisonné, simple bureau partagé, voire *desk sharing*) pourraient *in fine* s’avérer de mauvais calculs... La productivité et la créativité s’y effondrent, s’accommodant assez mal des niveaux sonores et de l’agitation inhérents à la promiscuité, qui plongent le salarié dans l’overdose de communication et affectent sa concentration, directement et par la fatigue qu’ils occasionnent. En matière de santé psychologique, chacun finit par intérioriser le contrôle et la surveillance, réels ou fantasmés, exercés par l’autre, évocateurs du panoptisme foucauldien¹. Pour se protéger, le travailleur développe alors diverses stratégies du quotidien : dresser des murs symboliques de classeurs ou de dossiers, sortir ses écouteurs

1. Michel Foucault, *Surveiller et punir – Naissance de la prison*, Gallimard, 1975.

et écouter de la musique, etc., dont la seule finalité est de reconstituer une bulle protectrice autour de lui, révélatrice d'un sentiment d'agression...

Mais cette « montée de murs » est aussi et surtout le symptôme d'un autre phénomène : tout travailleur éprouve régulièrement le besoin de s'isoler – non pour gérer une affaire privée, mais pour accomplir sa tâche. Au besoin de collaboration qui sous-tend, en l'exagérant, la philosophie de l'espace paysager fait écho un besoin, lui mésestimé, que je qualifierais de « sollaboration ». Comme l'indique son étymologie latine (*solus*, « seul »), il s'agit d'un besoin de s'extraire temporairement du monde, d'une aspiration au calme, à la tranquillité, à la sérénité, à la prise de recul, à l'introspection et à la réflexion, ou plus simplement d'échapper aux multiples pressions pour accomplir la partie concrète de sa tâche et, dans le meilleur des cas, prendre le temps de faire du « beau travail ».

Ainsi présentée, la sollaboration a sans doute quelque parenté conceptuelle avec la philosophie de la lenteur¹, le *slow management*², les notions de *flow* chez Mihály Csikszentmihályi³ ou de résonance chez H. Rosa⁴. Loin, pourtant, de toute ambition « anticapitaliste », la sollaboration vise à réconcilier le beau travail et la performance, dût-elle aller à l'encontre des mythes du « tout communication » et de l'ouverture à 360 degrés. Je la conçois comme l'une des deux modalités du travail (avec la coopération), et comme un impératif, en ce sens qu'il incombe à l'employeur, lorsque son activité s'y prête, de mettre en place les conditions matérielles et organisationnelles propices à la sollaboration. En ce sens, l'on pourrait presque parler, du point de vue du travailleur, d'un droit à la sollaboration et d'un devoir de collaboration.

1. Carl Honoré, *Éloge de la lenteur*, Marabout, 2004.

2. Loïck Roche, Dominique Steiler, John Sadowsky, *Le Slow Management*, Presses universitaires de Grenoble, 2010.

3. Mihály Csikszentmihályi, *Creativity : Flow and the Psychology of Discovery and Invention*, Harper Perennial, 1996.

4. Hartmut Rosa, *Résonance* In : Philippe Zawieja et Franck Guarnieri, coord., *Dictionnaire des risques psychosociaux*, Le Seuil, 2014.

• Aménager les lieux de travail

L'on perçoit aisément que la collaboration a quelques répercussions sur l'organisation du travail. D'une part, elle invite nécessairement à revisiter la question du temps de travail, ou plutôt du temps de présence physique dans l'entreprise. Ici, les outils de communication nomades sont un facteur de souplesse, même si l'on a déjà maintes fois souligné combien travailler hors les murs peut s'avérer aliénant, au point de constituer un remède finalement pire que le mal. Plus intéressante me semble la piste de l'aménagement des lieux de travail. À défaut de pouvoir octroyer à chacun un bureau individuel, l'employeur peut essayer de scinder le plateau grâce à des parois végétales, pour créer un espace véritablement paysager, ou aménager une salle de pause confortable et à l'écart, pour que les plages de convivialité des uns n'empiètent pas sur les moments de travail des autres... À l'inverse, si l'environnement de travail est exclusivement occupé par des espaces de travail collaboratifs, il n'est pas saugrenu de proposer que des salles ou des bureaux soient mis à la disposition de qui voudrait s'isoler – des espaces collaboratifs en somme ! Le paradoxe est alors qu'il s'agit de recréer des bureaux individuels là où ils ont été supprimés il y a quelques années...

Incidemment, le besoin de collaboration doit amener à revisiter la politique de l'entreprise en matière de civilité. Nul doute en effet que le bureau collectif restera longtemps encore la règle. Ses nuisances sont bien connues : la conversation trop bruyante, la réunion improvisée, même de nature professionnelle, tenues à proximité d'un collègue non concerné forment les archétypes des entorses infligées au besoin d'intimité et de concentration, favorisées par les technologies nomades de l'information, qui invitent par exemple la sphère privée au bureau. Une charte du bon usage des appels téléphoniques peut également être co-construite, prévoyant un espace isolé pour les appels personnels et précisant quelques mesures simples du « vivre ensemble » : passer en mode vibreur et bannir les sonneries tonitruantes, parler bas, proscrire les conversations en mains libres sur haut-parleur, etc.

Ces quelques ébauches de solution sans grande prétention scientifique proposent d'affirmer un droit à la collaboration, complémentaire de la coopération et qui sous-tend de nombreux axes de réforme du travail. Côté pile, la collaboration : à elle la prise de recul, la réflexion stratégique et tactique initiale, la créativité individuelle, la veille et la lenteur du travail bien fait ; côté face, la coopération : à elle la mise en débat du travail, la réflexivité, la créativité collective, la tactique opérationnelle ou la prise de décision.